

L'ARCHE *Editeur*

Gerlind REINSHAGEN

Vie et mort de Marilyn Monroe

Traduit par
Karin TROW

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

GERLIND REINSHAGEN

VIE ET MORT

DE MARILYN MONROE

(Leben und Tod der Marilyn Monroe)

texte français

de

Karin Trow

Droits de représentation théâtrale, de
radio-diffusion et de télévision réservés.

L' A R C H E

86, rue Bonaparte

Paris 6ème

Ceci est une histoire pour magazines à sensations.

Ceci n'est pas une histoire sur Marilyn.

Ceci est une histoire sur des gens

ou comment des gens se fabriquent des histoires.

Ceci est une histoire que des gens fabriquent à partir de Marilyn;

ou à partir d'une image d'elle.

Ceci est une histoire à partir d'histoires que depuis

des milliers d'années des gens se fabriquent à partir de leurs images.

PERSONNAGES

MARILYN MONROE, interprétée par au moins trois comédiennes.

HOMMES, entre autres dans les rôles suivants : les trois pères de Marilyn.- Le père de l'orphelinat.- James Dougherty.- Le portier.- King-Kong.- L'homme aux lunettes de soleil.- Le coiffeur.- Jonny Hyde.- Darryl F. Zanuck.- Le butler.- Le garçon.- Sidney Skolsky.- Arthur Miller.- Joe McCarthy.- Le réalisateur.- Billy Wilder.- James Dean.- Le maquilleur.- Des reporters.- Des G.I.'s etc.

FEMMES, entre autres dans les rôles suivants : la coiffeuse Joy.- La couturière Evelyne.- La gouvernante.- Sharon Tate.- Judy Garland etc.

LE DECOR doit être un collage, se modifiant continuellement : scène vide, murs, chambres, escaliers, décors hollywoodiens des années 50, palmiers, colonnes, miroirs, une Cadillac, un lit tournant etc.

Il est important que, pendant le jeu, il n'y ait pas d'interruptions, du fait des changements de décors ou de costumes ; et un seul et même rôle doit être interprété par plusieurs comédiens.

SUITE DES SCENES

I Constitution du tableau

Intermède.

II Jeunesse pauvre

Intermède.

III La découverte et le développement de facultés prodigieuses

Intermède.

IV Epreuve et confirmation

Intermède

V La richesse

Entracte

VI L'amour

VII Le bonheur

VIII L'annonciation

IX La damnation

X Le bannissement

XI Le retour

XIII La confirmation

XIII Le pouvoir

XIV La tentation

XV La gloire

XVI Adoration et identification

Intermède.

XVII La mort

XVIII La lamentation funèbre

XIX La résurrection

I - CONSTITUTION DU TABLEAU

1

Musique de cinéma des années 50, Twentieth Century Fox.

2

L'un après l'autre se lèvent un rideau rouge, un rideau violet argenté, puis un rideau doré. Silence.

3

Il pleut des roses. Silence.

4

Une bouche en plastique géante apparaît, s'immobilise pendant 30 secondes sur la scène, projecteurs sur la bouche. Noir. La bouche disparaît.

5

Rire d'une femme derrière la scène. Pas trop long. Noir.

6

Une femme marche. Elle est éclairée de façon à ce qu'on ne voit que ses hanches et ses jambes. Noir.

7

Une fille, assise sur un banc, enfle un bas en tenant la jambe droit en l'air comme une bougie : Pose du film Niagara. Noir.

8

Une fille avec une perruque foncée entre en scène. Robe noire collante. Décolleté. Elle arrache sa perruque, est subitement très blonde. Elle sourit. Projecteurs sur le blond. Noir.

9

Une autre fille arrive, dans le même accoutrement, prend une pose de "pin-up", dit : "Hi", sourit. Noir.

10

Une Cadillac roule sur la scène. Le chauffeur s'empresse d'ouvrir la portière de la Cadillac, une fille blonde y monte, s'assoit dans une pose décontractée sur le toit ouvert. La Cadillac démarre. Noir.

11

Une fille blonde est debout sur un trou d'aération du "subway", sa jupe vole, elle s'efforce de la retenir. Un homme regarde : Pose de Sept ans de réflexion. Noir.

12

Une fille blonde passe à côté de deux hommes, ondule des hanches, coup d'oeil en arrière, les hommes la sifflent. Noir.

13

Une fille blonde appuyée à une colonne. Sa voix (encore) enregistrée :
"Moi aussi, j'ai joué avec le destin." Noir.

14

Une fille blonde pose pour différents hommes dans le public. Enregistrement :
"Oh, Joe !" "Mickey-boy, quand tu liras cela, je dormirai en rêvant de toi.
Bien des baisers. Ton Baby." "Hé, Mike, on va picniquer ensemble ? Nous deux
au coucher du soleil à Santa Monica, oh boy, alors la "Beach" sera en
effervescence !" Noir.

15

Plusieurs hommes se rassemblent. Une fille blonde qui maintenant ressemble
de plus en plus à Marilyn, se présente devant un microphone, parle maintenant
directement au public :

VOIX : "Hello, boys, me voilà ! (Grand geste.) Trop tard ? Pardon ! Mon point faible ! Des projets ont peut-être déjà échoué à cause de ça. Les projets de millions à cause de mon point faible, alors, tout ce qui s'est déjà cassé la gueule... mais maintenant je suis là ! Clark Gable, quand il vivait encore, disait : quand elle est là, elle est là ! Corps et âme ! Avec tout ce qu'elle a à donner. Je suis entièrement là ! Entièrement avec vous ! De tout mon être ! Ce que je donne, je le donne entièrement !" Noir.

Noir.

16

Une fille blonde sur un divan rose, le téléphone à la main, chante en play-back "Lazy". Noir.

17

Une fille blonde en grande toilette sort de l'avion à Londres, descend lentement la passerelle, pendant son monologue. Des reporters au pied de la passerelle. Flashs. Bousculades.

LA FILLE : Quel brouillard ! Jim, ma fourrure ! (Une fourrure descend des cintres comme de l'arbre de Cendrillon.) Ah, mais pas le vison, cette vieillesse de l'année dernière ! Amène le Chinchilla, dont le consul m'a fait cadeau... (Tandis qu'ils attendent le chinchilla :) Le pauvre bougre, qui n'a pas pris son virage à cause de moi... Soudain il a dévalé la falaise comme ça, simplement comme ça, ... crac, et moi dans ce chiffon de soie sur la falaise... (Le chinchilla arrive.) Non, mais non, je voulais dire : la zibeline ! (Le chinchilla disparaît, la zibeline arrive.) Qui porterait du chinchilla un jour pareil ? Ma chienne est-elle arrivée avec nous ? Oh, mon Dieu, ma petite Za-Za... où est-elle, qui s'est occupé d'elle... tout le temps dans ce coin sombre; elle doit trembler, son petit

coeur, ça va, mes cheveux ? Ah, ce vent partout, toutes mes roses vont s'abîmer, mes lèvres... (Elle se regarde dans son miroir, tous les hommes s'approchent d'elle.) Regardez-moi ces lèvres ! Avec des lèvres pareilles je ne peux pas arriver avec une bouche comme ça, les hommes vont passer à côté de moi et dire : qui est-ce, autrefois elle était ... et il n'y a pas encore si longtemps, et maintenant cette bouche... comme je hais l'Europe, je voulais dire, je l'aime... ce continent merveilleux, mon rêve depuis toujours... n'y a-t-il pas de drink ici ?

Noir. Elle sort.

18

On entend une voix tandis que la scène reste dans le noir.

VOIX : "Et puis ils déchiraient ma robe blanche avant la première !"

19

Une fille en maillot de bain et souliers vernis à pompons qui pourrait être membre d'un médiocre orchestre de femmes, est assise sur un tabouret de bar. Des G.I.'s l'entourent.

LA FILLE : N'y a-t-il pas de drink ici ? (On lui tend un verre.) Rien qu'une petite goutte ! (Elle vide le verre.) Ah, ça fait du bien ! (Elle boit un deuxième verre.) C'est excellent ! (Elle boit un troisième verre.) Je commence enfin à me réchauffer ! (Elle boit un quatrième verre, le jette contre le mur.) Parce que, quand j'arrive quelque part, boys, il faut toujours que je m'en jette un pour commencer. (Elle pose une jambe sur le tabouret, se frappe sur le genou.) Hi, boys, musique ! Où est la musique ? (Musique très forte.) Yeah, ça c'est mieux ! Parce que, sans musique, c'est comme si je n'étais bonne à rien, boys, je ne suis qu'une bouteille de whisky vide... okay, et maintenant on démarre quelque chose (Elle grimpe sur le tabouret.) Nous allons faire sauter la banque de Las Vegas, boys ! Nous allons choquer les Daughters of Revolution ! Nous allons danser sur le bureau de John F. Kennedy ! (Elle danse.) Ladies and Gentlemen ! La déesse de l'ère atomique danse ! Egalité pour tous ! Liberté pour tous ! Fraternité all over the world... et savez-vous où je suis la plus égale... (Comme les hommes se sont approchés d'elle dangereusement, une balançoire ornée de fleurs descend des cintres et l'enlève dans les airs. Elle salue d'en haut avec les mains.) A plus tard, boys ! Good night tout le monde ! Comme j'aimerais vous emmener à la maison, Jack, Mickey, Arthur... vous tous... la compagnie... le régiment... et pourtant (elle rit) je n'ai que... une si petite cuisine à la maison !

Noir.

INTERMEDE

Dans les cintres apparaissent trois Marilyn sur des balançoires ornées de fleurs. Toutes portent des maillots de bain et des escarpins et ressemblent à des reines de beauté de troisième ordre. Beaucoup d'hommes, G.I.'s, ouvriers d'usine, balayeurs de rues, qui regardent en haut.

LES HOMMES : Hi, boys, qu'est-ce qui s'est levé là ? - Donne-moi du feu, baby ! - Fais-moi de l'ombre, baby ! - Fais-moi de la lumière ! - Réchauffe-moi, baby ! - Pas si haut, honey ! - De quel placard c'est sorti, ça ?

LA 1ère MARILYN, cherchant lentement ses mots : Je suis née un beau jour d'été de l'an 1926... sous le signe des gémeaux... fille de Edward Mortensen... (elle hésite) fille d'un homme d'affaires estimé... (elle hésite) d'un très bel homme qui plus tard devint pauvre... (elle hésite) dans un calme faubourg de Los Angeles. Ma jeunesse a été sans souci et bien protégée. J'ai appris la danse, le chant et des langues vivantes... Je jouais du piano... "to a wild rose"... "the spinning wheel"... Sur mon petit piano blanc...

Les hommes veulent s'en aller. La 2ème Marilyn parle, les hommes s'arrêtent.

LA 2ème MARILYN, objectivement : Moi, Marilyn Monroe, je suis née le 1er juin 1926 à Los Angeles, fille de... la célibataire Gladys Baker ; mon père, je ne l'ai pas connu. Mon éducation a été... incomplète, ma formation scolaire pleine de lacunes. A cause d'une maladie incurable de ma mère je suis devenue pupille de la ville de Los Angeles et élève de l'orphelinat au même endroit. J'ai eu plusieurs parents nourriciers... au cours des années on m'a envoyé dans 13 familles différentes. Un certain Edward Mortensen serait enterré dans le Mt. Hope Park à Youngstown.

Les hommes veulent s'en aller. La 3ème Marilyn parle, les hommes s'arrêtent.

LA 3ème MARILYN, elle a des cheveux châtain foncés en désordre et l'air très pauvre : Moi, Norma Jean Mortensen, Norma Jean Baker, car Marilyn n'est qu'un nom, boys, je suis née dans la pauvreté, j'ai été élevée à l'orphelinat, abandonnée par mon père, ma mère et le monde, livrée à la misère, à la ceinture de cuir, à l'avarice de gens inconnus, souillée, écorchée, incomprise, une enfant malheureuse bien que précocée. Quand je voulais parler, je bégayais. Vous ne vous seriez fendus d'un dollar pour moi, boys ?

Tous les hommes font descendre des cintres la 3ème Marilyn. La lumière change, devient grise, Marilyn reste debout au milieu de la scène comme une enfant abandonnée. Noir.

II. JEUNESSE PAUVRE

1

Marilyn, maintenant en haillons, dans la même attitude qu'avant. Des hommes passent. Marilyn regarde les hommes, essaie un sourire. On n'y répond pas. Elle lève à demi la main, veut faire un signe, se reprend, laisse retomber sa main. Marilyn adopte l'attitude d'un petit mendiant. Les hommes lui jettent des pièces de monnaie, puis sortent.

LES HOMMES : Oh, darling, dix cents et partons par le prochain autobus ! - Cinq cents ! - Deux cents ! - Dis-moi un chapelet. - Achète-toi un whisky ou crève !

2

Marilyn est seule dans la rue. Elle prend un balai et balaie des ordures devant elle. Le premier père, mains dans les poches, entre.

LE 1er PERE : L'ordure est assise dans l'ordure et bouffe de l'ordure ! Je n'ai encore jamais vu tant d'ordure. (Il se met à tâter Marilyn.) Les vêtements pleins d'ordures. Les mains pleines d'ordures, les cheveux puents, la jupe pend n'importe comment... Alors il lui faut un "daddy", n'est-ce pas, qui la dresse, baby, qui la forme... (Il tire Marilyn derrière un mur.) Et voilà que j'ai l'ordure dans la maison !

A peine disparus, tous les deux réapparaissent séparément à chacun des coins du mur. Marilyn porte maintenant un chapeau fantastique, qui est noué au-dessous du menton. Il ne lui va pas. Déjà elle balaie avec moins d'ardeur. Le 1er père la regarde.

LE 1er PERE se frotte le front avec un chiffon : Oublie tout ça, darling, et fais attention au chemin. Dehors ça monte à pic. Mais ça peut brûler des étapes. Ça nous laisse en arrière ! ... John Smith a tout préparé ... pour la vie !

MARILYN salue en arrière : Thank you, daddy !

Le 2ème père entre.

LE 2ème PERE prend le balai des mains de Marilyn, lui saisit les mains, les tâte : De si petites mains, si douces, si tendres ! De si petites mains devraient se reposer au soleil, cueillir des fleurs, broder ! Nous allons les soigner et les garder blanches, baby ! Aimerais-tu avoir des gants ? Il l'attire derrière un mur. Immédiatement après tous deux réapparaissent aux deux coins du mur. Marilyn porte maintenant avec son chapeau de longs gants et des chaussures avec une bride autour de la cheville. Elle marche

gauchement. Elle balaie très lentement, se regarde de temps en temps dans un morceau de verre brisé. Le 2ème père la regarde, boit une gorgée à même une bouteille de schnaps : Le vendredi noir nous écartèle, baby ! Ma maison est vide... Tâche de filer et ne regarde pas en arrière. Pas de remerciement pour daddy ! Mais ne m'écris jamais que tu es heureuse...

MARILYN : Bye-bye, daddy !

Elle recommence à balayer les ordures, mais ne bouge qu'à peine. Le 3ème père entre. Il force Marilyn à prier, la tête.

LE 3ème PERE : Sont-elles encore raides, les petites mains, les petits genoux ? Nous allons apprendre comment on les plie ! Nous voulons prier pour la petite âme sombre. Car celui qui demande, baby, on lui ouvre, et celui qui sait donner, on le reçoit !

Un mur avance devant eux deux. Aussitôt après ils réapparaissent devant la porte de l'orphelinat. Marilyn tient maintenant une valise à la main et porte une robe d'un rouge éclatant avec le chapeau et les chaussures ; elle a l'air très attifée. Le directeur de l'orphelinat apparaît en bottes avec une ceinture de cuir à la main.

LE 3ème PERE : Une orpheline, Mister, mais l'apparence peut tromper. Le Seigneur envoie ce qu'il veut - un miracle ou un incendie de steppes. Ou bien les deux à la fois. Je connais la chanson. Mettez-la aux fers, Mister, avant que ça nous tombe dessus. Peut-être que nous nous en sortirons encore, Mister...

Il sort.

MARILYN : So long, daddy !

Le directeur de l'orphelinat fait briller une immense bague de faux brillants au soleil.

LE PERE DE L'ORPHELINAT : Il semble que nous ayons du soleil à Los Angeles ! (Il frappe l'air avec sa ceinture de cuir.) Regardez ce lis des champs ! Il ne s'en fait pas et pourtant sa robe luit ! Il regarde le soleil sans devenir aveugle ! (Il s'approche très près d'elle ; menaçant :) Je vais continuer de te raconter cette histoire ... (Il brandit la ceinture de cuir au-dessus de la tête de Marilyn) Veux-tu manger, darling ? Alors remue-toi, darling ! Veux-tu monter ? Alors courbe-toi, darling ! Ainsi va le monde et je vais te l'apprendre... Je vais te montrer, hay, à terre... je vais t'aider... je...

Il s'interrompt

Marilyn se lève très lentement. Le directeur de l'orphelinat brandit la ceinture de cuir au-dessus de sa tête. Marilyn reste debout. Le directeur de l'orphelinat fait un geste, comme s'il voulait la frapper, puis il se replie sur lui-même,

brusquement, et enlace les genoux de Marylin. L'instant d'après il se reprend, frappe trois fois par terre avec la ceinture de cuir et sort rapidement, Marilyn s'assoit sur la valise, prend son morceau de verre brisé et se regarde. La bague de brillants est maintenant à son doigt et brille très fort. Marilyn sourit, la lumière baisse lentement, on entend la voix enregistrée du directeur de l'orphelinat.

LA VOIX : Norma Jean est une enfant calme. Elle est souriante et ensoleillée. Elle dort bien et possède un bon appétit. Sa conduite est louable. Norma Jean Mortensen a quitté notre maison avec un but inconnu. Sa prochaine étape ne nous est pas connue.

Noir.

INTERMEDE

Lumière sur quelques bancs sur lesquels sont assis de jeunes hommes - débardeurs, ouvriers, G.I.'s. Au milieu, sur un banc, Marilyn, étroitement enlacée avec son premier mari, James Dougherty. Elle parle lentement et avec hésitation.

MARILYN : A seize ans je croyais avoir trouvé en James Dougherty un compagnon pour la vie. Il était policier. Il faisait tout pour moi. Nous habitons le bungalow à Van Nuys et nous vivions contents... Je tenais la maison et le jardin en ordre et je cultivais une sorte de... Une sorte très spéciale d'orchidées... Nous vivions heureux... (Fort :) Nous vivions heureux et contents...

Les hommes lisent le journal ou regardent en l'air. Personne ne prête attention à Marilyn. Noir.

2.

Lumière sur Marilyn en overall au milieu de nombreux ouvriers à l'usine. Elle vernit des éléments d'avion.

MARILYN : ... heureuse et contente comme ouvrière à la Radio Plans Parts Compagnie... de gagner mon premier argent à moi... Fière et heureuse de mettre mes forces au service de notre pays... Et j'y pensais durant toutes ces heures, ces longues heures devant la machine... comment ces avions décolleraient, comment ces ailes, que j'étais en train de vernir brilleraient au soleil... Comment les boys courageux de notre Air Force fileraient à

travers les nuages... J'étais heureuse... de ne compter enfin que sur moi-même, de subvenir moi-même à mes besoins...

Aucun des ouvriers ne prête attention à elle. Noir.

3.

Lumière sur Marilyn, dans un pullover très étroit, seule sur un banc. Elle suce une glace et vient de lire Les Frères Karamasov. Elle lève les yeux, le livre tombe.

MARILYN : A dix-huit ans, un jour d'été, chaud comme l'enfer, de l'année 1944... cette certitude s'empara de moi... je sus soudain, que ma vie ne m'appartenait pas, à moi seule ... que ce n'était pas à un seul que j'appartenais... que ce n'était pas qu'à ce pays que j'appartenais... Et je sentis cette force en moi, car je savais maintenant que j'appartenais à tout le monde... Et je me levai... et je marchai... et je pris moi-même ma vie en main !

Elle se lève, retrousse sa jupe, afin qu'elle devienne très courte, et tout de suite un ballon de foot-ball vole entre les jambes de Marilyn. Tous les hommes des scènes précédentes s'approchent à pied ou en moto. Certains apportent des appareils photo, un tapis de velours rouge, une perruque blonde. Noir.

III. LA DECOUVERTE ET LE DEVELOPPEMENT DE FACULTES PRODIGIEUSES

1.

Tandis que Marilyn parle, les hommes l'encerclent avec leurs motos et leurs appareils de photo, la couchent finalement sur le tapis de velours et commencent à la mettre dans différentes poses de pin-up. Le tout ne doit cependant pas se passer d'une façon sexuellement agressive, mais tendrement, presque amoureuxment. Marilyn parle de plus en plus lentement, pendant que les hommes font bouger ses bras, ses jambes, la font s'agenouiller, se coucher ; l'un d'eux lui met la perruque blonde, arrange longuement et méticuleusement les cheveux blonds.

MARILYN : Et j'allai tout droit à l'agence "Blue Books Model" et demandai : Que dois-je faire pour parvenir de l'obscurité de ma vie à la lumière ? Miss Snively me regarda longuement. Puis elle retira ses lunettes et dit : "Travaille, mon enfant !" Je répondis : Si ce n'est que ça ! Et je rentrai

à la maison et j'ai travaillé. J'ai travaillé dur. Je ne me passais rien. On ne me passait rien. L'été arrivait. Je ne renonçais pas. L'automne arrivait, je ne m'en rendais pas compte. L'hiver arrivait et le charbon devenait plus cher et ma vieille Ford commençait à rouiller... Mais moi je changeais.

Les hommes lui retirent maintenant - de la même façon tendre qu'avant - peu à peu de plus en plus de vêtements tout en examinant l'effet de l'image.

LES HOMMES, sur le ton de l'objurgation : Tu dois devenir plus que ce que tu es .- Tu dois être quelqu'un qui jamais - ne - transpire - jure - demande de l'argent - n'est fatiguée - n'a les mains rapeuses - n'attrape un gros ventre - ne pue la cuisine - marche sur des pieds gonflés .- Tu dois être celle... - qui rit... - se tait ... - qui veut toujours ...

MARILYN : Je me développais ! Je m'élevais ! J'arrivais à la limite de mes possibilités ! Je me dépassais presque !

Marilyn, maintenant presque dévêtue, attache le velours rouge, s'enveloppe dedans et s'enfuit. Les hommes attrapent non sans difficultés l'un des bouts du velours et le retiennent. Noir.

2.

Lumière sur le velours rouge, qui est tiré par les hommes avec de grands efforts à travers toute la scène. En même temps Marilyn s'en dégage tout en restant hors de scène.

LA VOIX DE MARILYN : Mais alors, quand enfin le printemps est arrivé, j'ai descendu le Sunset-boulevard dans ma vieille Ford. Ma robe était un peu plus décolletée que les autres robes qu'on voyait à l'époque, c'était ... je voulais sentir le vent de la vitesse. Mais la robe était rouge. Et comme ça ma vieille Ford profitait un peu de l'éclat de ce rouge, au point qu'elle avait presque l'air d'une Buick. Et tous les hommes derrière leurs lunettes de soleil riaient, et les femmes de ménage devant les villas blanches s'arrêtaient de froter, et les célébrités, qui sortaient des portails de jardins, pâlissaient sous leur maquillage, et l'agent de police oubliait de faire son devoir et le soleil brillait ...

Les hommes parlent maintenant, tout en continuant de tirer le velours à travers la scène, en alternance avec l'invisible Marilyn, crescendo.

UN HOMME : Hi, hi, honey, je t'achète un vison !

MARILYN : Et les oiseaux chantaient ...

UN HOMME : As-tu besoin d'un Sugardaddy ?

MARILYN : Et le magnolia dans les jardins fleurissait soudain ...

UN HOMME : Voudrais-tu un grand Esquimau ?

MARILYN : Et les chauffeurs de taxi qui me dépassaient, claxonnaient ...

LES HOMMES : Je connais une crique où il fait chaud, baby ! - Je connais un drive in où le film ne se casse pas ! - Je te mixe un long-drink ! - Je vais te montrer le pétard du Général Lee !

MARILYN : Et les boys, sur leurs motos, zigzaguaient...

LES HOMMES , balbutiant : Oh, honey, nous allons faire un rally ensemble ...- Nous prenons le virage ... - Power-slide...

MARILYN : Et la pauvre Norma Jean était au milieu...

UN HOMME : Oh, baby ...

MARILYN : Et la pauvre Norma Jean roulait lentement vers le grand portail de la Centfox ...

UN HOMME : Oh, baby...

MARILYN : Et Hollywood retenait son souffle...

LES HOMMES : Oh, baby...- Oh, baby ! - Oh, baby ! - Oh, baby !

UN HOMME crie très fort : Oh, honey, ce soir "Apollo 8" explose !

Flashes multiples; tout de suite après on voit sur le velours rouge la photo de nu de Marilyn, étendue comme un paysage.

3.

Tandis que la photo de nu reste sur la scène, tous les hommes apparaissent en ombres chinoises devant celle-ci. Ils regardent la photo, se mettent à poser devant elle, l'un deux montre ses muscles, un autre, qui s'approche de trop près, est écarté, une bagarre éclate.

LES HOMMES : O'Connor, on le connaît de Los Angeles à Rio de Janeiro... - Okay, on peut me prendre pour l'inspecteur Harris, mais quand j'aurais levé le masque ... - On m'appelle Jamie ou le "Killer"... - Quand j'en avais fini avec les gars, j'allais de l'autre côté et je buvais une bière ... - (Ecrivant dans un agenda :) New York : 0 heure 12, Rome : 2 heures 20, Athènes : 5 heures 37... Karachi... New Delhi... - (Lisant dans un livre :) "L'amour de l'homme", dit Platon, " apprend non seulement à posséder ce qui est bien, mais à le posséder toujours !" - (S'approchant très près de la photo :) Bas les pattes ! - Ou alors Eddy va faire parler ses poings ! - Je hais la violence, mais s'il le faut ! - Permettes ! - Tiens, prends ça ! - (Attaquant :) Sors le couteau ! - C'est pour la dernière fois ! - Il va t'en cuire ! - Ça, c'est mon coup de la toupie magique ! - (Il projette un autre homme par dessus son épaule) Ça, c'est un souvenir de Mikel ! - (Ils s'assomment mutuellement). Jonny Liston will go in eight ! - Ça sera ton touch-down, boy ! - Jab and Frab - (De plus en plus fort :) Je vais tout démolir ! - Je renverse l'Atlas en pierre de son socle ! - Je fais basculer dans l'Hudson la statue de la liberté ! - J'envoie le pont de Brooklyn en l'air ! - Ça, c'était le coup que personne n'a vu ! - Oh ! - Ah ! - Yeah ! -

Ils tombent l'un après l'autre dans la photo de nu de Marilyn. A la fin tout est à terre. Noir.

INTERMEDE

Marilyn debout - toute petite - devant l'impressionnant portail de la Centfox. Il est fermé.

MARILYN, priant pour que le portail s'ouvre : Je n'ai jamais rien fait pour de l'argent. (Un temps.) Je le faisais pour ne pas sombrer ! (Un temps.) Qu'est-ce que la beauté ? (Un temps.) Il y a d'autres valeurs ! (Un temps.) Je n'ai jamais été une nature frivole ! (Un temps.) Mon intérêt pour le sexe est au fond plutôt de nature théorique ! (Elle hurle :) Je suis une actrice, Mister Zanuck ! (Un long temps. Le portail reste fermé.) La lumière commence à baisser, remonte tout de suite après. Marilyn prend un nouvel élan : J'ai lu les Frères Karamasov ! (Un temps.) Je m'occupe de littérature. (Un temps.) Une fois j'ai écrit un poème. (Un temps. Elle cite :) "Tant de lumières dans l'obscurité..." (Elle cite :) "Oh, impatience du chauffeur de taxi qui roule de par des rues surchauffées et poussiéreuses, pour mettre de l'argent de côté, pour rouler pendant les vacances de par des rues surchauffées et poussiéreuses..." (Un temps :) J'ai un grand intérêt pour la psychologie ! (Plus fort :) J'ai acheté les manuscrits de Max Reinhardt. (Elle hurle :) Mister Zanuck, Mister Zanuck ! (Le portail reste fermé. La lumière commence à baisser, remonte tout de suite après. Marilyn prend un nouvel élan :) On m'a découverte ! On connaît mes photos sur toute la terre ! Les hommes me portent sur eux dans leur portefeuille ! Les soldats me clouent à leur armoire. Les collégiens écrivent mon nom dans les livres ! Dans les usines on rêve de moi ! Les hommes m'aiment, Mister Zanuck ! Le portail s'ouvre grand. Noir.

IV. EPREUVE ET CONFIRMATION

1.

Derrière le portail de la Centfox on voit le concierge dans une loge, devant une porte le gigantesque portier, qui autrefois, fut King-Kong, et dans une antichambre, l'homme aux lunettes de soleil. Tous trois affichent des visages impénétrables. Marilyn s'approche.

LE PORTIER : L'entrée par cette porte est interdite !

KING-KONG : Ici on ne passe pas !

L'HOMME AUX LUNETTES DE SOLEIL : Ici on n'entre pas sans autorisation !

Tandis que Marilyn reste là, indécise, de trois côtés arrivent précipitamment le coiffeur, Jonny Hyde sur des béquilles et un G.I.. Chacun lui apporte quelque chose.

LE COIFFEUR lui peigne encore en vitesse une mèche sur les yeux et lui fait timidement cadeau d'un miroir de poche : Quand arriveront les coups durs, Marilyn, et que tu te regarderas... et que tu comprendras qui tu es... peut-être que tu y arriveras.

MARILYN : Thank you, Allan !

JONNY HYDE lui retire la bague de faux brillants, la jette et lui met un collier de brillants : Ça te portera bonheur, darling ! Mais ne crache pas dessus... c'est pas du toc !

MARILYN : Oh, Jonny, jamais !

LE G.I. lui donne son pistolet : C'est à ça que je crois et à rien d'autre ! Si seulement tu t'en tires... Je connais la vie. Ça ne me dit plus rien !

MARILYN : Thank you, Mikey !

Elle prend le pistolet, le glisse dans le décolleté de sa robe, s'approche du concierge. Il est archi-vieux.

2.

LE CONCIERGE : Oh, oh, honey, j'ai rêvé de toi ! Tu es belle, poupée. Plus belle que celles qui étaient avant toi. Je te fais cadeau d'une paire de bas, si une fois avec moi tu... J'y arrive encore, baby... (Marilyn regarde dans son miroir de poche, enlace le concierge qui recule.) Clay contre Sonny, ce soir, qu'est-ce que tu en dirais ? Avec moi, pas une ne s'est encore plainte ! (Marilyn menace de l'écraser dans son étreinte.) Oh, oh... n'avance plus, arrête, Softy, avec cette bouche ! (Suffoquant :) Ne démolis pas mon coeur, il est abîmé, baby, lâche, baby, oh... Va au diable, baby... Oh, baby, oh...

Le concierge s'écroule mort. Marilyn va vers le portier qui autrefois, fut King-Kong.

3.

KING-KONG parle sans arrêt : Hi, honey, arrête, ici tu ne passeras pas, car ici est assis celui qui fut King-Kong... King-Kong, tu ne le dépasseras pas, tu as beau regarder, tu as beau tirer sur ta ceinture... (A partir de là Marilyn exécute tout ce qu'il dit.) Tu as beau retrousser les manches, tu as beau te tortiller, tu as beau sauter... (Ils luttent ensemble.) Mais ça ne te servira à rien, honey, car King-Kong est encore debout devant cette porte... comme un rocher il est debout King-Kong... tant que ça dure, car ils vont revenir le chercher, King-Kong, parce qu'il n'y en a pas un parmi ces jeunes sauteurs qui sache jouer King-Kong comme King-Kong... (La lutte devient de plus en plus animée.) Parce que la force de King-Kong n'est pas une force morte, parce que la force de King-Kong passe ici par sa tête, et que l'humanité sait distinguer entre une force morte et une force qui vient de la tête... qui compte avec les dangers, qui évalue tout, qui tombe pile,

au millimètre près, sur l'endroit sans protection... la force qui fait trembler le monde entier... (Marilyn met le collier de brillants autour du cou de King-Kong.) Voici King-Kong, qu'aucun être vivant n'a jamais vaincu... (Un énorme élan de Marilyn fait chavirer King-Kong. Elle serre le collier.) Seul un avion a pu jadis jeter bas King-Kong. (Il s'effondre.) Il faudrait que tu sois un avion, honey, oh, oh, un avion... (King-Kong est étranglé. Marilyn l'enjambe et va vers l'homme aux lunettes de soleil. Il est à la fenêtre et regarde dehors. Pendant qu'elle attend encore indécise, une deuxième Marilyn entre de l'autre côté. Toutes deux se regardent fixement.

4.

LA 1ère MARILYN : Où est Mister Zanuck ?

LA 2ème MARILYN : De quoi a-t-il l'air ?

L'HOMME AUX LUNETTES DE SOLEIL parle sans se retourner vers les deux Marilyn : Faites donc le tour de la table ! (Les deux Marilyn s'exécutent.) La même chose dans l'autre sens ! (Les deux Marilyn s'exécutent.) (L'homme jette son briquet par dessus son épaule. Celui-ci tombe par terre.) Ramassez ça ! (Les deux Marilyn se battent pour le briquet, l'homme ne regarde pas.) Jouez-moi quelque chose ! (Plein d'ennui :) Imaginez que vous ayez une commande à exécuter. (A Marilyn 1, en désignant un revolver :) Allez chercher ce machin là-bas sur la table ! (A Marilyn 2 :) Asseyez-vous ici, sur la chaise ! (A Marilyn 1 :) Il fait noir, vous vous approchez à pas de loup ! Approchez-vous à pas de loup ! Non, pas par là ! De l'autre côté. Imaginez-vous qu'elle ne s'aperçoit de rien. (A Marilyn 2 :) Vous vous doutez de quelque chose, mais vous ne remarquez rien. (Il désigne l'arrière de la tête de Marilyn 2. A Marilyn 1 :) Appuyez ici, à cet endroit ! Fixez le silencieux. Appuyez ! Tirez ! (A Marilyn 2 :) Et n'oubliez pas le cri ! (Sur un ton de commandement :) Appuyez ! Ne restez pas là comme une souche ! Tremblez ! Devez blême ! Jouez comme s'il y allait de votre vie ! C'est impossible ! Ça ne vaut rien ! Ça ne fait pas vrai ! Jouez la vie... La réalité ! (Marilyn change rapidement de pistolet.) Ah, c'est artificiel... ça n'a pas de...

Marilyn 1 tire, Marilyn 2 s'écroule, Marilyn lui donne un coup de pied, lui met le revolver dans la main et quitte la pièce d'un pas décidé. Noir.

5.

Marilyn seule dans une grande pièce. Elle écoute à un mur, à un autre, prend peur pour rien, reste un long moment immobile debout au milieu de la pièce. Il fait très clair. Au moment où elle écarte les cheveux de son front, machinalement, retentit en haut la voix de Darryl F. Zanuck.

ZANUCK : Ne bougez pas ! (Marilyn laisse retomber lentement sa main.) Restez debout ! (Elle chavire.) Vous ne devez pas bouger ! (Elle chavire plus fort .) Marchez ! (Elle ne peut pas marcher.) En avant ! (Elle essaie de faire quelques pas .) Souriez ! (Elle essaie de sourire.) Parlez ! (Elle garde le

silence.) Vous devez parler ! (Elle garde le silence.) Pourquoi diable ne parlez-vous pas ?

MARILYN, anxieuse : J'aimerais bien dire "La dame aux camélias" !

ZANUCK : Couchez-vous, s'il vous plaît !

MARILYN se couche par terre : J'aimerais bien en costume d'époque...

(Zanuck, d'en haut, lui jette une cotte de mailles de la pucelle d'Orléans. Marilyn la met.) Je ne sais pas, cette robe-ci n'est peut-être pas la robe qu'il faut...

ZANUCK : Qu'est-ce que c'est qu'une robe, Miss ?

MARILYN : Quelque chose me paraît étrange...

ZANUCK : Votre visage, peut-être, Miss ?

MARILYN : Le début, voilà que j'ai oublié le début ...

ZANUCK : Vous devriez jouer avec un masque, Miss ! (Il lui jette un masque de clown.) Avec le masque de "La dame aux camélias" ? (Marilyn met le masque. Zanuck lui jette un manuscrit.) Voilà votre texte ! Vous pouvez le lire ! Commencez, Miss !

MARILYN porte la main à sa poitrine, commence : Je suis la woo-woo-girl, gentlemen, la ... (Elle s'arrête, sursaute, court vers le miroir, se regarde dedans, envoie le manuscrit dans un coin, hurle... mais son hurlement se transforme presque immédiatement en un rire, et le rôle de "La dame aux camélias" en celui de la woo-woo-girl. Marilyn reprend le manuscrit et passe maintenant de l'attitude sexy exagérée de la vedette de cinéma muet au trébuchement du clown, tandis qu'elle donne le texte avec la voix d'un crieur de foire.) Je suis la woo-woo girl, gentlemen, la girl la plus chaude depuis Cléopâtre... La plus froide depuis Lucrèce... Une nuit avec moi, c'est le ciel sur la terre. Venez, ne laissez pas échapper votre chance... Vous allez voir ce que vous n'avez jamais vu... Vous allez sentir ce que vous n'avez jamais rêvé... Je suis la woo-woo girl, gentlemen. Aussi froide que le feu, aussi chaude que la glace... (Elle s'écroule.) Aussi froide que le feu...

Zanuck apparaît tout en haut derrière son bureau géant. Il est enveloppé d'un nuage bleu-violet de fumée de cigare.

ZANUCK : Vous ne savez rien faire. Vous ne savez pas marcher. Vous ne savez pas vous tenir debout. Vous ne savez même pas vous coucher. (Marilyn se recroqueville.) Vous êtes une nullité ! Une déception ! Vous êtes - rien ! La suivante, s'il vous plaît !

6.

Deux nouveaux concierges apparaissent, saisissent Marilyn, la jettent à travers un rideau, le rideau se déchire. Derrière on aperçoit tous les hommes comme dans une salle de spectacle. Quand ils aperçoivent Marilyn, ils éclatent de rire. Pendant la scène suivante des cris (ouh !), des sifflets,

des sonneries de réveil, des crécelles, des claxons etc. Quelques hommes posent des questions à la manière des reporters.

LES HOMMES : Miss Monroe, aimez-vous la musique ? - Que diriez-vous d'un numéro sur Beethoven ? - Miss Monroe, comment épeleriez-vous le mot "Bourbon" ? - Miss Monroe, avez-vous un problème d'identité ? - Miss Monroe, à quelle heure se déchirera aujourd'hui la bretelle de votre robe ? Grand rire, qui continue pendant le monologue de Marilyn.

MARILYN se lève péniblement : C'est la fin. Je suis finie. Je ne peux plus. Hier j'ai eu vingt-cinq ans. Je crois que c'est la fin pour moi. Encore quelques années et ma peau sera comme de l'écorce. Comme la peau de Betti. Comme la peau de Gloria. Mes cheveux auront perdu leur éclat. Mes orbites seront des trous noirs. Mes mains trembleront comme tant de mains que j'ai vues. Et je serai assise à la caisse et vendrai des billets pour le dernier film d'une jeune vedette blonde sans talent... Je traverserai Hollywood comme je traverserais la prairie. Beaucoup de gens me connaissent, mais personne ne veut me reconnaître. Quand j'arrive, les portes se ferment. Personne ne m'appelle à sa table. (Elle hurle vers le public.) Ou y en a-t-il encore un ? Y en a-t-il un parmi vous, que ça démange encore ? (Les hommes rient. Elle s'allume une cigarette.) La dernière cigarette...

Tandis que les hommes cherchent à se défouler par le rire comme dans une comédie, un messenger arrive en courant, faisant un long chemin en zigzag à travers la scène. Il crie vers Zanuck en haut :

LE MESSAGER : Miss Grable s'est effondrée ! Miss Grable s'est effondrée ! La production continue. Chaque heure dévore dix mille dollars ! Dix mille dollars ! Nous sommes ruinés ! C'est la fin ! L'effondrement ! Le coup qui fait de nous des infirmes ! La Centfox a vécu !

7.

Marilyn se redresse rapidement, se regarde dans son miroir de poche, fait briller le collier de Jonny Hyde, crie vers Zanuck en haut :

MARILYN : Ai-je bien dit le rôle, Mister Zanuck ?

Zanuck, un cigare au bec, s'élève à une hauteur immense. Ce faisant, son fauteuil géant se renverse en produisant un bruit qui n'est pas sans ressembler au tonnerre et qui se propage comme un écho.

ZANUCK : Des infirmes, dis-tu ? Okay, le vieux Zanuck vous y mettra une prothèse ! (Marilyn se lève.) Nous avons déjà transformé de la boue en or ! (Il appuie sur un interrupteur. Marilyn est plongée dans une lumière dorée.) Un mètre pliant en déesse ! Viens ici, près de moi ! (Marilyn va vers lui.) Regarde-moi ! (Silence plein d'attente. Il regarde Marilyn.) Tes yeux sont bleus !

LES HOMMES, en chœur : Ouuuuu !

ZANUCK : Tes yeux sont comme le lac Erié !

LES HOMMES, en choeur : Ouuuuu !

ZANUCK : Tes cheveux sont comme le blé de l'Oklahoma !

LES HOMMES, en choeur : Ouuuuu !

ZANUCK : Tes cheveux sont blonds !

LES HOMMES, en choeur : Ouuuuu !

ZANUCK : Ta poitrine est okay !

LES HOMMES, en choeur : Ouuuuu !

ZANUCK : Tes jambes sont bien !

LES HOMMES, en choeur : Ouuuuu !

ZANUCK : Tu es belle !

LES HOMMES, en choeur : Ouuuuu !

ZANUCK : Tu dois t'appeler Marilyn !

LES HOMMES, chuchotant : Marilyn ! We want Marilyn ! We want Marilyn !

ZANUCK : Tu es la plus belle. Il y a longtemps que nous t'avons remarqué !

Nous connaissons notre matériel et les produits qui le rendent maniable.

Mets ton manteau, si tu en as un ! Allez, au studio, et en vitesse. File !

Noir.

8.

Zanuck consent à descendre vers Marilyn. Un escalier en or s'abaisse jusque devant les pieds de celle-ci. Zanuck tend le bras à Marilyn et la conduit en haut. Musique de film. Des reporters les suivent et demandent une interview à Marilyn tandis que Zanuck disparaît dans la fumée de son cigare.

UN REPORTER : Miss Monroe, s'il-vous-plaît, qu'aviez-vous mis quand Tom Kelley vous a photographiée sur du velours rouge ?

MARILYN : J'avais mis la radio. !

Rires approbateurs.

UN REPORTER : Miss Monroe, que portez-vous au lit ?

MARILYN : Chanel N° 5 !

Rires.

UN REPORTER : Miss Monroe, si maintenant vous tombiez d'ici, que faudrait-il écrire sur votre pierre tombale ?

MARILYN : Ci-gît M.M. 92, 58, 89 !

Applaudissements.

UN REPORTER : Miss Monroe, qu'avez-vous fait quand la Centfox a baissé pavillon devant vous !

Noir.

INTERMEDE

Lumière sur Marilyn qui maintenant entre en bas à gauche. Tous les reporters se tournent vers elle.

MARILYN donne une interview : ... alors j'ai laissé tomber la Centfox et je suis allée à New York chez Lee Strassberg et lui ai dit : Oh, Lee, apprends-moi comment je dois marcher, comment je dois me tenir debout, apprends-moi à pleurer comme il faut ... dis-moi comment Gruchenka parlait, Ophélie ou Missis Macbeth... (Les reporters n'ont pas pris note, ils se détournent déçus. Noir. Tout de suite après lumière sur Marilyn au milieu de la scène. Les reporters se tournent vers elle.) ... alors je suis allée chez Darryl F. Zanuck et je lui ai dit : j'ai vu beaucoup de misère. J'ai connu l'injustice et j'ai été dans le besoin, mais mon coeur ne s'est pas endurci. Et c'est pourquoi je veux distribuer ce que je gagne aux plus pauvres des pauvres, aux enfants pâles, comme celle que j'ai été, à ceux des slums, qui doivent se battre pour l'air qu'ils respirent, à ceux des antichambres, devant les portes... (Les reporters se détournent. Noir. Marilyn qui se tient toujours debout en haut de l'escalier apparaît dans une lumière merveilleuse. Elle sourit. Elle est élue. Les reporters s'approchent d'elle et maintenant prennent note.) (Comme si elle racontait un conte de fée :) ... alors je suis allée chez Darryl F. Zanuck et je lui ai dit : qu'est-ce que tu me donnes, si je laisse glisser la bretelle de ma robe de mon épaule gauche ? Darryl F. Zanuck a ri et a répondu : ton épaule gauche, Marilyn, ça vaut une maison. Mais tes deux épaules ensemble valent une maison et un parc... (Marilyn laisse glisser la bretelle.) Et après que nous ayons parlé ainsi pendant quelques petites années, je possédais ...
La lumière baisse, puis remonte.

V. LA RICHESSE

Tous les hommes du spectacle se sont rassemblés autour de Marilyn et parlent maintenant avec elle en alternance suivant que, dans le déroulement de la scène, les objets énumérés correspondent à des désirs féminins ou masculins. Ce faisant les hommes montent l'un après l'autre vers Marilyn, pour la couvrir aussitôt, à chaque pièce de vêtement qui tombe, d'une quantité de bijoux, de voiles lamés or, de traînes, et finalement d'un manteau bordé de fourrure, de sorte qu'à la fin elle a l'air d'une madone baroque. Les objets doivent être tirés de tous les coins, des coulisses, des cintres.

Grand tempo qui augmente. Les mini-scènes ne doivent pas elle non plus être traitées dans le détail.

MARILYN : Une maison, un parc, une piscine...

LES HOMMES : Un cheval de course ... - Un avion...

MARILYN : ... Une entrée en marbre avec des miroirs en or...

LES HOMMES : Une Buick...

MARILYN : Avec des colonnes en marbre sur des socles en or...

LES HOMMES : Une Studebaker...

LES HOMMES : Une Harley-Davidson en argent...

MARILYN : Une cadillac noire avec des sièges pour se coucher...

LES HOMMES : Un casque...

MARILYN : Un petit tigre avec un collier en or...

LES HOMMES : Un Picasso...- Des gants en peau de porc...

MARILYN s'approche très près des hommes : Ce dont j'ai besoin ce serait : un collier de perles, mais de chez Cartier ! (Un homme tire le collier de sa poche, Marilyn le lui prend.) Une chanson d'Elvis ! (La chanson retentit du fond de la scène). Ce diadème en brillants de chez Tiffany ! (Un homme lui donne de l'argent, elle le met dans sa chaussure.) Le collier en platine ! - (Un homme lui fait un chèque, elle le met dans son décolleté.) Elle va vers un jeune G.I. et tire une petite chaîne en or de dessous sa veste d'uniforme.) Et la croix de maman ! Ne le protège-t-elle pas des bombes et des obus ? Et même des éclats ? Elle n'a pas besoin de le savoir. (Le G.I. prend la chaîne de son cou, l'attache autour du cou de Marilyn.) Tout vient de Tiffany ! (Elle lève les mains, plusieurs hommes lui mettent des bagues aux doigts.) Un chauffeur blond ! (Un chauffeur se couche à ses pieds.) Le Orloff ! - Le Hope ! - Le diamant de Krupp ? Maintenant, tandis qu'ils parlent, les hommes, courbés en deux édifient et traînent péniblement aux pieds de Marilyn une Cadillac en or, sur laquelle elle se tient debout comme sur un autel, mais dans une pose sexy - une jambe apparaît, jusqu'à la hanche, entre les traînes.

LES HOMMES : Une Stout, mais fraîche ! - Et les valises à l'aéroport d'Orly, s'il-vous-plaît ! - Je voyage sans bagages ! - J'ai l'habitude de m'habiller sur place ! - Toute la collection à mon hôtel ! - Mon secrétaire règlera pour moi ces histoires d'argent ! - La voiture pour huit heures, les drinks vers neuf, le dîner pour 22 heures précises !

LES HOMMES : Oui, gardez libre toute une aile pour moi ! - Des fleurs dans toutes les pièces ! - L'arrivée absolument secrète, s'il vous plaît ! - Miss Monroe a besoin de repos. - Nous voudrions être seuls... - Miss Monroe et moi... (Un temps bref.) Vous pouvez vous en aller, Jack, je piloterai la machine moi-même.

La madone de la richesse reste encore debout un moment dans une faible lumière dorée, puis noir.

Entracte.

VI . L'AMOUR

1.

Marilyn se réveille dans son lit géant. Elle ne revient que lentement à elle. Un butler et un garçon avec un plateau et du Champagne attendent ses ordres.

MARILYN : Oh, dear, j'ai fait un rêve merveilleux... (Au butler :) Qu'est-ce que c'est que ce boucan là en bas ?

LE BUTLER : Dans le hall, Miss...

MARILYN : Oh... je rêvais justement de cet hôtel. C'était le plus grand hôtel du monde. Et je l'habitais toute seule. Et tout le hall était plein de visiteurs.

LE BUTLER : Plein d'hommes, Miss. Des hommes du Texas et du Mexique, de l'Arkansas, du Wyoming, du Colorado...

MARILYN : Ils étaient venus à pied ou à cheval, ils avaient usé leurs chaussures, crevé sous eux leurs montures... leurs voitures fumantes, rendaient l'âme sur la piste, ils sont venus à travers les montagnes rocheuses, à travers le grand Lac salé, ils ont franchi à toute allure le désert du Nevada, ils ont traversé l'Atlantique, le Pacifique...

LE BUTLER : Ils n'arrivent pas les mains vides, Miss !

MARILYN : Qu'est-ce que la richesse, Jack ? Je rêvais qu'ils m'apportaient leurs histoires. Ils étaient agenouillés ici devant mon lit et ils racontaient des histoires toute la nuit ! Et les histoires devenaient de plus en plus merveilleuses, mais moi, Jack... je pensais à propos de chacune d'elles, qu'à vrai dire ça pourrait se passer encore mieux et alors je levais la main... et il leur fallait sortir... (Heureuse :) tous ces merveilleux hommes forts il leur fallait de nouveau sortir et étaient décapités... ou pendus... jusqu'à ce qu'arrivasse celui dont j'ai oublié les paroles, mais qui, lui, restait toute la nuit.

LE BUTLER : Nous allons de nouveau nous souvenir, Miss Monroe... (Il frappe dans ses mains, fait entrer James Dougherty, en uniforme d'agent de police) Venez, Mister, entrez ! C'est la chance de votre vie, Mister, alors parlez, Mister... commencez !

2.

JAMES s'approchant timidement de Marilyn, sur le ton d'un conteur : Je n'étais qu'un pauvre petit garçon de Van Nuys, mais dans mon cœur vivaient les images du brave Lincoln, du grand John Davison Rockefeller, et je

savais toutes les histoires de ceux qui s'en étaient tirés, qui avaient vaincu la misère à force de volonté... et alors j'ai commencé à lui construire une véranda et je lui ai aménagé un jardin... (Il parle de plus en plus vite :) Le soir je rentrais à la maison, je retirais mes bottes et je continuais, je portais de l'argent à la banque, nous avons acheté la première voiture ensemble, je rentrais à la maison, je mettais mon beau costume, et pour le Thanksgiving, je l'emmenais au club; l'argent portait intérêts, Walt Whitman était notre poète préféré... (Désespéré :) Et qu'est-ce que tu dirais de Las Vegas, ce printemps-ci, darling ? Le Niagara ! Hawaii ! (Triste :) Elle ne m'a jamais vu fatigué...

Il retire son casque.

MARILYN écrase sa cigarette dans le casque de Dougherty : ... comme si j'avais déjà tout entendu un jour... oui, ça me semblait familier... familier comme ma maison, mon armoire, mon papier où des roses étaient peintes, ma lampe, mon lit... (Elle reconnaît Dougherty qui maintenant agite les bras comme un agent de la circulation.) Mon mari ! Oh, Jamie..., dear... tu fais dévier les camions de l'Utah, les cyclones du Pacifique, les incendies de broussailles de Beverly Hills, là où tu es, c'est le calme... tu es le centre de Los Angeles !

LE GARÇON : De vieilles histoires ! De vieilles histoires !

LE BUTLER : Ce que tout le monde raconte !

LE GARÇON : Ce que personne ne veut plus entendre !

D'un coup de pied ils mettent Dougherty à la porte.

LE BUTLER : Ce que l'on connaît !

MARILYN, triste en le regardant sortir : Mais pourtant nous étions heureux ensemble... Jamie et moi...

LE BUTLER : Au suivant, s'il vous plaît !

3.

Marilyn boit du mousseux. Sidney Skolsky et Jonny Hyde - maintenant dans des chaises roulantes - apparaissent. Tous deux sont des hommes d'un certain âge dans des costumes noirs. Ils se postent des deux côtés du lit, s'approchent de Marilyn pas à pas. Le butler et le Garçon se placent derrière eux dans une attitude menaçante.

LE BUTLER, à Hyde : Parlez, Mister !

HYDE : Comme je sentais ma fin approcher, je lui ai demandé de devenir ma femme...

LE BUTLER, à Skolsky : S'il vous plaît, Mister !

SKOLSKY, cigarette au bec : Tandis que je réfléchissais encore à ce qui me liait à cette blondinette, je me tuais déjà pour elle...

HYDE : Et je lui faisais cadeau de tout ce que je possédais...

SKOLSKY : Et j'écrivais pendant des nuits, je... j'écrivais son nom dans chaque journal...

HYDE : Et je lui offrais ma maison, mon pouvoir, mes limousines.

SKOLSKY : Et je faisais pleuvoir son image sur chaque établi, sur chaque parebrise...

HYDE : Et je l'entourais de mes millions ...

SKOLSKY : Je la projetais des milliards de fois à travers le monde...

HYDE : Je me serais arraché le coeur...

SKOLSKY : Mais elle ne pouvait pas éprouver de passion pour moi...

HYDE : Et Jonny se mourait solitaire...

Le butler et le garçon poussent la chaise roulante dehors sans ménagements, Jonny Hyde se retourne tristement vers Marilyn.

LE BUTLER : Pas mal, Mister Hyde, seulement beaucoup trop triste !

LE GARÇON : On lit ça dans les livres.

LE BUTLER : La vie est différente !

LE GARÇON : Vous n'êtes qu'une histoire, Mister !

LE BUTLER : Vous n'êtes plus dans le vrai !

MARILYN : Mais pourtant je l'aimais... comme un père... (Elle crie:) Jonny...

Elle lui jette une rose, se tourne vers Skolsky.

SKOLSKY : J'aurais donné pour elle la lumière de mes yeux. Mais elle ne voyait en moi qu'un ami... don't worry, mon vieux... mais le monde n'avait plus de sens pour Sidney...

LE BUTLER : Okay, Mister Skolsky, finissez-en donc.

LE GARÇON : C'est quand c'est le plus beau qu'on doit rentrer à la maison...

Le butler et le garçon expédient Skolsky dehors, par une prise de policiers.

MARILYN : Il était mon seul ami !

LE BUTLER : Au suivant, s'il vous plaît !

Il fait entrer Joe Dimaggio en vêtement de sport et tenant une batte de baseball. Marilyn se redresse.

MARILYN : Oh, Joe ?

4.

JOE, tandis qu'il pousse le ballon devant lui, dans un style de reporter sportif : ...et encore un regard là-haut vers la tribune, vers ma jeune femme dans sa robe rouge éclatante, et puis... et puis, Mesdames et Messieurs, s'est produit le "coup" de l'année, le "Grand Slam", le "Homer", le super grand coup ! Toute une vie a été au service de ce coup, un homme a consacré 32 ans de sa vie à ce coup, a vécu pour ce coup, a souffert, s'est recroquevillé, a évité les femmes, pour chaque bière non bue : un mètre plus loin, pour chaque nuit paisible... ce qui alors est arrivé - s'est gravé en lettres d'or dans la mémoire de la nation...

MARILYN complète la phrase avec enthousiasme : Oui, c'était Joe, mon mari !

Et c'était Joe Dimaggio, qui donna ce coup !

Le butler s'empare du ballon et le jette hors de la scène.

LE BUTLER : La force seule ne suffit pas !

LE GARÇON : L'argent seul ne peut pas tenir chaud !

LE BUTLER : L'enthousiasme des foules à la longue ne remplit pas le ventre !

LE GARÇON : Il manque quelque chose !

LE BUTLER : Allez le chercher, Mister !

Ils chassent Joe Dimaggio.

MARILYN : C'était comme si la rose m'était tombée du coin de la bouche. Je ne pourrai jamais plus rire. Au fond j'ai toujours été solitaire. Et pourtant ils ont tous été bons... des hommes bons, Jack... pourquoi ne pouvais-je pas les garder ?

LE GARÇON : On attend, Miss Monroe !

LE BUTLER : Jusqu'à ce qu'arrive l'unique !

LE GARÇON : Au grand souffle !

LE BUTLER : Qui va réussir cette histoire, Miss Monroe !

LE GARÇON : Qui ne va pas rester en plan !

LE BUTLER : ... qui va réunir le début et la fin !

5.

Arthur Miller, gigantesque, habillé comme en cow-boy, entre. Il est blessé à l'épaule. Le butler découpe la chemise, le garçon lui fait un pansement.

MARILYN, soudain de nouveau très vivante : Il ressemble à Lincoln ! (Miller repousse son chapeau sur la nuque.) Il arrivait de l'autre côté... de ce monde étrange et rude de l'est... (Le butler verse un whisky à Miller. Celui-ci boit.) On l'appelait le premier intellectuel de la nation. (Miller s'approche du lit.) Il était le seul homme qui en moi ne voyait pas seulement une accumulation de courbes, mais l'être humain. Quand Mister Miller entrait dans la chambre, c'était comme si la terre s'arrêtait. En sa présence je me sentais plus forte qu'un régiment de "Nuques de cuir". Dans ses bras j'étais plus en sûreté qu'à Fort Knox. Un regard de lui me soulevait au-dessus de toutes les femmes du monde. Son histoire était l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin, car elle ne consistait qu'en un mot ! C'était :

MILLER tire un couteau de sa ceinture, le soupèse : Love...

MARILYN : Love...

Miller fait jaillir la lame.

MILLER : Love !

Miller lance le couteau sur une affiche de Marilyn, se met au lit à côté d'elle. Le butler et le garçon sortent furtivement. La lumière devient rouge.

MARILYN, tandis que tous deux restent assis dans le lit l'un à côté de l'autre : Pour la première fois un vrai "chez-soi" ! (Silence.) Je ne serai plus jamais seule. J'ai quelque chose qui m'appartient. A moi seule. Qui n'appartiendra jamais à personne d'autre. (Silence) Tout se transforme. Le monde des petites, des intrigues, des affaires sales est englouti. Un .

silence merveilleux se propage. Rien ne détruira jamais ce silence !
(Arthur attrape cartouchière et bottes et se dispose à partir.) Oh, honey, déjà ? (Silence. Arthur fait le plein de munitions). Je savais que, quand sa conscience lui dictait de partir, aucune force au monde ne pouvait l'en empêcher. Son chez-soi est là-bas ! (Elle désigne la fenêtre.) Sa mission ne finit jamais. (Arthur se lève et se lave dans une cuvette métallique) Il était le plus grand ! Personne ne pouvait se mesurer avec lui. Personne ne pouvait lui arriver à la cheville. Il était absolument "Giant Size" ! L'humanité tendait l'oreille... (Musique de Beethoven.) Le monde reconnaissait son génie ! Il était honoré comme personne, il reçut le prix Nobel !

Arthur se rase. Trois messieurs en frac, portant une coupe en or et un sac plein d'argent, s'approchent et présentent les cadeaux; Arthur prend l'argent, le jette - en continuant de se raser - à Marilyn sur le lit.

ARTHUR, avec un regard méprisant sur l'argent : Prends-le, honey, il a été gagné honnêtement ! Si du sang est collé après, ce n'est que celui de quelques canailles saoules. (Il se prépare à partir d'un pas décidé.) Good luck, baby, tu me reverras au cimetière ou devant l'autel !

Noir.

6.

La musique de Beethoven se convertit en musique d'orgue. Marilyn et Arthur, en couple de mariés sur le gâteau de mariage, entrent en voiture. Marilyn porte un voile immensément grand qui lui couvre le visage et elle paraît maintenant beaucoup plus grande qu'Arthur. Arthur retire son chapeau, on entend la voix du curé.

VOIX : ... et ainsi j'entends te donner, Arthur Miller, ta femme, Marilyn Monroe, des mains de Dieu, pour que ton coeur puisse s'en remettre à elle ta vie durant. Car à qui est accordée une femme vertueuse, cette femme est beaucoup plus noble que les perles les plus précieuses. Son sourire est plus beau que celui de Mae West, sa chevelure est plus blonde que celle de Jean Harlow, sa peau est plus blanche que celle de Betty Grable. Elle est estimée à cent millions de dollars. Elle sera comme une vigne fertile à l'intérieur de ta maison. Mais comme tu quittes père et mère pour n'être avec ta femme qu'un seul tronc, vous serez un tronc double - cela fait deux fois cent millions de dollars - et vous pouvez sourire aux jours à venir. Vous serez glorifiés aux Etats-Unis et à vos oeuvres chanteront votre louange sur toute la terre !

De nombreux hommes en costumes noirs entrent, la fleur à la boutonnière et le verre à la main.

VII. LE BONHEUR

MARILYN, sur le gâteau, rejette son voile en arrière : La vie est merveilleuse ! Cette ville est merveilleuse ! Le ciel de New York est le plus merveilleux ! Tous les hommes sont heureux. Le soleil a brillé toute la journée. Pourtant, quand je suis sortie de l'église, la pluie est tombée sur mon voile !

Elle saute du gâteau, Arthur le découpe.

LES HOMMES, tandis que les bouchons sautent et que les verres tintent : Au bonheur, Marilyn ! (Treize hommes trinquent avec Marilyn et la félicitent. Chacun apporte un cadeau : une pomme, des chaussures en soie, une coupe pleine de noix, une bougie, un pain etc...) - Que tu sois toujours aimée ! - Que tu aies tout ce que ton coeur dédire ! - Que tu sois toujours, partout, la plus belle ! - N'aies pas d'ennemis ! - N'aies pas d'envieux ! - Ne sois jamais seule ! - Sois toujours sans crainte ! - Sois toujours forte ! - Que chacun dise du bien de toi ! - Que le monde entier soit ton ami ! - Sois en bonne santé chaque jour de ta vie ! (Un vieillard apporte des fleurs fanées, elles lui tombent des mains devant Marilyn.) - Ne sois jamais vieille ! (Silence de stupéfaction.) - Vis éternellement !

Longues acclamations, musique, hurrah, vive Marilyn ; on lance du gâteau, des dollars d'argent et du riz sur la mariée, elle danse une ronde, puis la lumière se fond en un rouge pâle - bruits et applaudissements mènent à la scène suivante.

VIII. L'ANNONCIATION

Marilyn apparaît encore sous son voile de mariée, elle porte en plus un tricot collant argenté. Tous les hommes ont maintenant des képis sur la tête et des fusils à la bretelle. Ils entourent Marilyn, s'approchent de plus en plus près d'elle, agrippent sa robe, ses pieds. En outre du haut-parleur des applaudissements stylisés après chacune de ses phrases éclatent brusquement et s'arrêtent brusquement.

MARILYN : Oh, non, s'il vous plaît, mais non, boys, laissez-moi passer... (Applaudissements. Marilyn disparaît dans la foule. Les projecteurs balayent aussitôt la scène et découvrent Marilyn de l'autre côté de celle-ci.) Mais non, je vous en prie, ma robe blanche... oh, oh, ne piétinez-donc pas à mort le petit sergent... il tombe, il saigne, il va étouffer... (Applaudissements. Marilyn disparaît de nouveau dans la foule. Aussitôt lumière sur Marilyn de l'autre côté de la scène.) Je vais étouffer, laissez-moi en vie...

mais je viens, je viens vers chacun de vous... (Applaudissements. La même scène se répète. Sur un autre ton, comme si elle tenait un discours au microphone :) Soldats, camarades dans la jungle de Corée... (Applaudissements.) Fils de l'Amérique, sur l'eau, sur terre et dans les airs ! (Applaudissements.) Hommes ! Dans les bureaux et les usines... (Applaudissements.) Hello, boys ! Sous le soleil torride du Vietnam... Je suis venue... (Applaudissements.)... venue à travers un océan pour vous annoncer le bonheur... une vie nouvelle... (Applaudissements.) Moi qui le sais forcément, je vous dis : d'abord vient la boue, la poussière et la soif... puis la sueur et le sang... puis la souffrance... il vous faut y laisser des cheveux et vous pensez que le monde est une casserole, dont vous ne souleverez jamais le couvercle, mais moi, qui sais mieux cela, je vous dis : un jour vous sentirez votre force et vous partirez et vous avancerez... et vous foncerez... et vous irez imperturbablement de l'avant... Et vous laisserez derrière vous ce qui est trop exigü. Les lits étroits et la terre minuscule,

Vous dormirez dans des lits géants,

Vous apporterez le "stars and stripes" sur la lune,

Vous serez de ceux dont on parlera encore longtemps...

Mais avec la gloire, boys, arrive l'argent,

Vous aurez de l'argent à la pelle et des doigts d'or,

Et votre argent sera l'argent le plus précieux, votre argent

Sera comme de l'or,

Il vous rendra forts comme Mister Onassis...

Vous n'aurez plus besoin de vous remuer,

Vous n'aurez plus besoin de mixer vos drinks,

Vous ferez un signe du doigt et serez déjà servis !

Mais avec le pouvoir, boys, viendra finalement le bonheur...

Les soldats s'approchent.

Et je vous dis que ce sera un bonheur tout à fait énorme !

Les soldats jettent leurs képis en l'air.

Et après le bonheur énorme viendra le bonheur géant !

Maintenant s'élèvent des ballons et des animaux en plastique, on jette des confettis.

Et après le bonheur géant viendra le bonheur gigantesque...

Mais après le bonheur gigantesque viendra quelque chose, ce sera plus que tout...

Une autre Marilyn, très belle, écarte la première, parle doucement, d'une voix métamorphosée.

Mais ça, boys... (elle hésite.) ... on ne peut le dire... On ne peut le

décrire, mais ça, boys...

Tandis que règne un silence absolu, Marilyn essaie une pose sexy.

Et ça, boys...

Elle essaie une autre pose.

Mais ça sera ça ?

Elle amène très lentement le pied du microphone entre ses jambes, une tempête se lève, ses cheveux volent, elle lève une main et se fige pour devenir un poster. L'image pourrait faire penser à "La liberté sur les barricades" de Delacroix. Un puissant concert de sifflets de tous les hommes du monde commence, les soldats cassent leurs fusils, la scène dégénère en vandalisme. LES G.I.'s, tous dans le désordre : Et après le bonheur vient la liberté.- Et après la liberté vient la grande liberté. - Et après la grande liberté vient la liberté légendaire... (Les G.I.'s, en cercle, se lancent maintenant sur Marilyn) - Et après la liberté légendaire vient la liberté gigantesque... et après... - Mais après, tout arrive ensemble ! - Arrivent la boue, l'argent et l'amour, - Arrivent le haut et le bas, - Arrivent tout et rien ! - Hey, Mister McArthur ! - McNamara ! - Nixon ! - Sortez vos jumelles ! - Vos armées marchent sur la tête ! - Votre infanterie a sauté en l'air ! - L'Air Force est tombée dans le Mékong ! - Vos sousmarins pendent dans les lianes ! - Vos chars flottent dans la Mer Jaune ! - Vos drapeaux brûlent dans les broussailles !

MARILYN, en extase : Je perds mes cheveux !

Les soldats passent au pas de marche par-dessus Marilyn. Musique, très forte.

LES SOLDATS : Nous nageons dans la rivière ! - Elle est notre drapeau ! - Hi, Mister ! Hi, hi !

MARILYN, hurle : Hi, Mister, hi, hi !

Ils traînent encore un moment Marilyn, puis la lumière s'éteint. Devant ce tableau de révolte, deux individus aux lunettes de soleil et chapeau de paille tirent le drapeau américain à travers toute la scène. Au début de la scène suivante, la musique "beat" s'est transformée en hymne national.

IX. LA DAMNATION

1.

Sept femmes en furés sur un banc. A côté, Big Joe (McCarthy) en procureur. Marilyn est amenée par deux policiers. Ils la poussent devant eux, Marilyn veut s'asseoir sur une chaise, les policiers ne le lui permettent pas, ils lui en désignent une autre, Marilyn s'assoit un moment pour se relever tout

de suite après sur le'ordre de Big Joe.

BIG JOE : Numéro 304 ! Levez-vous ! Approchez-vous ! Regardez cette photo ! Avez-vous déjà vu cette photo ? Cette photo vous est-elle connue ? Connaissez-vous cette photo ? Vous connaissez cette photo ! J'ai des preuves ! Regardez attentivement ! Avez-vous déjà vu cette femme ? Avez-vous déjà vu cette femme ? Avez-vous connu cette femme ? Avez-vous fréquenté cette femme ? Connaissez-vous cette femme encore aujourd'hui ? Vous avez connu cette femme ! Mon agent secret à Chicago m'a envoyé des dossiers; vous avez bien connu cette femme ! Ne niez pas ! Vous l'avez connue extrêmement bien ! Vous avez une ressemblance avec cette femme ! Vous avez une assez fichue ressemblance avec cette femme ! Un homme, dont je ne citerai pas le nom ici, vous a vu l'été dernier monter en avion, alors que vous étiez cette femme ! Vous auriez pu être cette femme ! Je vous demande maintenant devant toute la nation : Vous reconnaissez-vous en cette femme ? (Marilyn garde longuement le silence. Les policiers déroulent un écran, sur lequel, par la suite, des parties de la photo de nu seront projetées, et le tiennent droit. Les femmes s'approchent.) Cette photo a été trouvée en décembre de l'année dernière chez Mister Tom Kelley. Voilà ses épaules. Voilà ses cheveux. Voilà son genou. Voilà ses yeux. Le peuple demande un jugement impartial. Voilà sa bouche ! L'accusée est démasquée !

2.

LES FEMMES, déchirant les vêtements de Marilyn : Ses robes, il faut les déchirer.- Ses photos, il faut les rayer. - Ses films, il faut les brûler.- Son nom, nul n'aura le droit de le prononcer.- Il faut mettre en garde contre elle tous les enfants. - Cacher tout l'argent.- Oter de sa vue la lumière du jour.

Les femmes rabattent un sac de pommes de terre découpé sur Marilyn, lui nouent un foulard noir autour de la tête, lui mettent des lunettes de soleil et la poussent hors de la scène. Noir.

X. LE BANNISSEMENT

Dans un bar, Marilyn, avec le foulard noir autour de la tête et des lunettes de soleil, est assise au comptoir à côté des hommes. Personne ne la reconnaît. Un homme met de l'argent dans un juke-box, on entend la voix de Marilyn. Elle chante : "I wanna be loved by you" du film "Some like it hot". Tandis que la musique faiblit, on entend les hommes parler de la Marilyn disparue.

LES HOMMES : Quand elle chantait encore... les jours étaient meilleurs...- Il faisait encore chaud l'été.- Le steack était plus grand.- La voiture roulait plus vite.- Et Central Park était vert, mon gars... - Tu étais éveillé... dès le matin en allant au travail... - tout à fait éveillé... - tu ne sentais pas le temps passer... - Pas de temps mort au travail... et la nuit... - Le métal se découpait comme de lui-même.- Le courant ne faisait jamais défaut. - Les carreaux de la chemise de couleur ressortaient mieux...- (Fort :) Et ma femme dans sa robe jaune, ouverte jusqu'au nombril, descendait l'escalier, les gars, et dehors un de ces soleil ! - On n'était pas comme ça pour soi. - On savait pourquoi. - On a parlé longtemps. - Est allé chercher du Coca-Cola. Chacun pour tous. Ça, tu ne le trouves qu'une fois dans la vie... et puis, plus jamais... - (Quelqu'un casse une bouteille dans sa main.) Je ne sais pas, je me sens si... cette nuit du sang coulera ! La musique redevient forte, Marilyn se lève et sort, les hommes la suivent d'un regard déconcerté. Noir.

XI. LE RETOUR OU : L'IMMACULEE

Les femmes réapparaissent de dessous une grande photo de Marilyn et cousent, lavent ou frottent le parquet.

LES FEMMES, chuchotant au début : On dit qu'elle est toujours belle, malgré tout.- Elle porte encore la tête haute ! - (Méchamment :) Et sans raison ! - Pas autant de raison que toi et moi ! - (Deux femmes s'approchent de la photo, menaçantes :) Fais brûler la flamme un peu moins fort, ou le cylindre va éclater ! (Une femme déchire la photo avec un couteau :) Putain, ordure, sale truie, avec ta grosse bouche, ta perruque blanchie... tes mamelles gélatineuses, laisse-les pendre jusqu'en bas de l'Empire State Building, retire ton cul de mon champ visuel ou je vais t'apprendre... (Long silence.) Il paraît qu'elle est encore plus belle. - Quand je l'ai vu la dernière fois dans cette robe de velours blanc, brodée de soie et parsemée de perles, avec une ceinture en or... - Un jour elle est passée près de moi... près de moi... tout près... - J'ai connu quelqu'un qui habitait en face de chez elle, il l'a aperçue à sa fenêtre, alors qu'elle pleurnit à sa fenêtre... (Un temps :) Ça n'était pas facile pour elle non plus. - Il lui a fallu lutter ! - Elle est restée forte... - Et elle a aimé Louis Armstrong. - Elle aimait son pays comme toi et moi. - Même dans le malheur encore belle ! - Qu'est-ce qui ne se trimballe pas comme gens malade, vieux, rien que de la graisse, de la saleté, des kystes, des abcès, ça se trimballe... - Ou moi, par exemple... vous voyez, comme il tombait de plus en plus bas... je me suis tirée, je l'ai laissé en plan... alors il est mort, peu de temps après. - Moi, quand j'ai

été mise à la porte à San Francisco, avec rien en vue dans les parages, et la dépression, j'ai exigé cinq dollars l'heure... et même obtenu... (Deux hommes dans des costumes noirs apparaissent, écoutent en quelque sorte la "Vox populi".) - J'y ai même trouvé du plaisir ! - Elle m'a souri, à moi toute seule... il y a longtemps, dans Madison Square... - Peut-être que tout s'est passé tout autrement... - L'après ce qu'on dit, ça ne se serait pas passé comme ça. - Ce n'est pas ça qu'elle a voulu dire. - N'a pensé à rien. - Sur la photo avec Montand elle a l'air d'une gosse. - Comme ma fille quand je l'avais encore. - Tu peux voir une chose comme ça et autrement... tu peux voir chaque chose des deux côtés... - (Les hommes font signe d'approcher à un colleur d'affiches, qui colle sur la photo déchirée une affiche, montrant Marilyn dans une robe blanche fermée jusqu'en haut. Elle a l'air très innocente.) Quand on punit la beauté et qu'on poursuit l'innocence... - On ne voudrait plus se réveiller. - Elle était la plus belle chose que j'ai jamais vue... de toute façon... - Et innocente...

XII. LA CONFIRMATION OU : LA MERE

1.

Marilyn apparaît parmi des G.I.'s blessés, un mélange de mère et d'infirmière. Elle donne à boire à un homme très malade, effleure les cheveux d'un autre qui gémit, fait un pansement. Les hommes s'agrippent à elle, veulent lui parler. - Les femmes restent visibles dans leur aire de jeu.

LES HOMMES : Soif ! - Tiens-moi ! - (Dans son sommeil :) C'est loin encore jusqu'à Minneapolis ? - (Fiévreux :) Je le tuerais, ce proc... je vais le refroidir... - (Dans un demi-sommeil :) Dans ma petite cabane, près de Sacramento, la nuit tu entends les chacals ... - (Au désespoir :) Et tu es couché seul dans la nuit, et les étoiles, là-haut, si impersonnelles, pas un bruit dans les parages... et tu penses que tu vas crever là dans cette fosse... Et tu t'accroches à la pierre qui s'effrite et tu pleures comme un enfant... - J'ai toujours été d'un caractère faible, mais jamais un lâche, pas moi... - Ici... Ta main... - Rien qu'une petite gorgée ! - Soutiens-moi ! - Ça saigne ! - Ne me laisse pas seul... - Laisse la porte entre-ouverte ... - La longue nuit... - Que je te voie... - Une fois seulement pioncer... une fois seulement pioncer comme ça près de toi... rien d'autre... Pendant qu'elle parle, tous les G.I.'s se traînent vers elle sur des béquilles ou à quatre pattes.

MARILYN : Il faut les aimer tous ensemble, mais plus encore les plus pauvres et les plus faibles, qui ne savent pas s'aider eux-mêmes... oh, je ne peux voir personne couché comme ça... je ne peux pas passer... et quand je marche

dans la 100me rue et que je vois une pauvre négresse avec son enfant et que je vois toutes ces mères sur les bancs, sur les places, toutes ces images de mères, d'enfants, tous ces enfants noirs, blancs, jaunes... je n'ai pas besoin de baisser les yeux... car moi aussi j'ai beaucoup veillé... sacrifié mes forces, nié mon propre moi... car j'ai des millions d'enfants...

2.

LES FEMMES : Elle a apporté un peu de lumière dans tout ça ! - Avec son sourire. - La chevelure blonde là-bas, entre les lits... - Il a repris courage... - Brusquement il a recommencé à se couper les cheveux, il a recommencé à manger... - S'est levé et a voulu revivre.. (Les G.I.'s se lèvent lentement, s'étirent, mettent leurs casques, leurs fusils à la bretelle, vont vers Marilyn.) - Ils ont oublié toutes leurs douleurs. - Se sont tus de nouveau. - Ont mis leurs bottes. - Ont mis leurs casques. - Se sont mis en route. - Ce sont les boys courageux d'avant. - Elle les a tous remis sur pied !

Les G.I.'s forment maintenant un groupe avec Marilyn, qui pourrait faire penser à une vieille piéta. Les femmes regardent cela pendant un moment avec respect, puis noir.

XIII LE POUVOIR

Dans le studio de la Centfox on voit Marilyn, épuisée, assise dans un fauteuil. Tous les employés dans le studio - hommes et femmes - s'occupent d'elle avec dévouement, comme seuls les enfants le font avec leurs poupées. Un homme en costume noir, le réalisateur, se tient debout à côté de Marilyn et attend l'occasion d'intervenir.

LES GENS : Doucement ! - Pas de bruit ! Pas de lumière aveuglante ! - Miss Monroe est un peu nerveuse aujourd'hui ! - Miss Monroe n'a pas dormi de la nuit ! - Miss Monroe a l'air pâle !

LE REALISATEUR frappe dans ses mains : Silence ! On demande du silence !

LES GENS : Les flashes dérangent ! - Miss Monroe est irritée ! - Miss Monroe, e peut pas se concentrer !

LE REALISATEUR frappe dans ses mains : Il est défendu de photographier ! Le séjour dans les coulisses est interdit !

LES GENS : Miss Monroe a mal à la tête ! - L'air est vicié ! - Il y a trop de bioxyde dans l'air ! - On devrait ouvrir les fenêtres ! - Pourquoi n'y-a-t-il personne ici qui ouvre les fenêtres ?

LE REALISATEUR frappe dans ses mains : Qu'on ouvre les fenêtres ! .

Des gens ouvrent les fenêtres.

LES GENS : Il y a un courant d'air ! - Miss Monroe a froid ! Elle va attraper un rhume ! - Ces épaules nues ! - Cette robe légère ! - Miss Monroe doit avoir chaud !

LE REALISATEUR : Un châle pour Miss Monroe !

On lui met un châle.

LES GENS : Le bruit de la rue importune Miss Monroe ! - Miss Monroe a besoin de calme !

LE REALISATEUR frappe dans ses mains : Qu'on tienne les fenêtres fermées !
On ferme les fenêtres.

LES GENS : Mais Miss Monroe a besoin de lumière ! - Pleins feux pour Miss Monroe ! (On allume des lampes.) Les roses éblouissent ! - Le blanc des roses donne la berluc ! - Miss Monroe a peur des roses blanches !

LE REALISATEUR frappe dans ses mains : Que toutes les roses blanches soient rouges ! (Les gens arrosent les roses de peinture rouge.) Il faut que ça aille plus vite ! Plus radicalement !

LES GENS : Ce rouge n'est pas bon pour la peau de Miss Monroe ! - La peau de Miss Monroe perd son éclat !

LE REALISATEUR frappe dans ses mains : Ce rouge est impossible ! Qu'on ôte les roses de sous les yeux de Miss Monroe ! Qu'on ôte les yeux du corps de Miss Monroe ! Qu'on éloigne toutes ces roses ! Qu'on éloigne tous ces gens ! Pourquoi est-ce que ça ne va pas plus vite ? Chaque heure engloutit douze mille dollars ! Douze mille dollars ! (Les gens traînent les fleurs dehors, quittent la pièce.) Il faut de l'air ! De la lumière ! De l'espace ! Du silence ! Un espace libre ! (Petit temps.) Mais pas trop libre ! Pas un vide béant ! Rien de ce qui pèse sur l'âme ! Cet entourage inquiète Miss Monroe ! Miss Monroe a besoin de chaleur, d'un peu de vie ! Pourquoi n'y-a-t-il personne ici ? Pourquoi rien ne marche-t-il ici ? Faut-il tout faire soi-même ? Dort-elle, l'habilleuse ? Les éclairagistes ? Toute la baraque ? Miss Monroe désire voir des fleurs autour d'elle, des bougies, des fourrures, des perles... ses animaux, ses photos... Son petit piano blanc ! (On apporte toutes les roses, deux grands ours en peluche, le petit piano blanc.) Miss Monroe désire avoir de la vie autour d'elle ! Des êtres humains ! (Les gens reviennent.) Une foule ! Une masse ! (Tous les hommes et toutes les femmes peuplent la scène.) Miss Monroe désire voir une étoile ! ! ! (Tous se forment en étoile. Silence.) Nous pouvons commencer. S'il vous plaît, Miss Monroe ! Marilyn se lève et s'apprête à entrer en action devant la caméra. Noir.

XIV. LA TENTATION

Lumière sur Marilyn à la même place qu'auparavant. Elle porte maintenant une immense cape blanche en chinchilla. On fête une première : photographes, reporters, hommes en costumes noirs. Marilyn s'avance, à la rampe, ouvre les bras, longs applaudissements venant des haut-parleurs.

MARILYN : C'est comme une seule et unique étreinte ! (Elle reçoit d'innombrables bouquets de fleurs, les passe à quelqu'un qui la suit.) Oh, merci pour ces roses magnifiques ! Merci beaucoup, Mister Cohn, Mister Goldwyn-Mayer, Mister Warner Brother Junior, Mister Warner Brother Senior, oh, Mister Montand, venu de si loins, ça, c'est mon mari, Mister Khrouchtchev, l'auteur célèbre... Mister Olivier, Mister President, Mister McArthur... ah, saluez les boys dans la jungle tous ces merveilleux boys dans la boue, dites que je reviendrai... dès que j'aurais un moment de libre... oui, certes, Missis... Son Altesse Royale... Je trouve merveilleux d'aller à bicyclette, et si je suis heureuse, Mister Zanuck... oui, la première a été magnifique... j'ai gagné... (Elle parle maintenant pour les reporters qui prennent note.) J'ai éclipsé Betty Grable. J'ai éclipsé Rita Hayworth. J'ai fait d' Ava Gardner un pâle souvenir. Je suis au faite. La pauvre Norman Jean a un monde à ses pieds ! Les gens les plus importants de mon temps m'admirent, le nombre de mes adorateurs est légion. Je suis... oh, je suis...

Elle hésite, ne sait plus comment continuer. Zanuck se place à côté d'elle et lui souffle.

ZANUCK : Je... je suis la femme la plus heureuse.

MARILYN : Je suis la...

Elle hésite.

ZANUCK : Je suis la femme la plus heureuse ! (Silence.) Je suis la femme la plus heureuse !

Silence.

MARILYN : Je... je suis ! Je suis... pas moi ! Je ne veux pas être moi ! C'est-à-dire que j'abandonne ! (Silence embarrassé dans le public.) Je m'éloigne ! Je m'en vais ! (Elle rit.) Bye-bye ! A partir de maintenant je fais ce que je veux ! Je marche comme je marche ! (Elle traverse lentement la scène en traînant les pieds, quelques rires approbateurs isolés.) Je place mes pieds comme je le veux. (Applaudissements isolés.) Je ris ! (Elle rit sans contrôle. Elle arrache sa perruque, reste debout, les cheveux noirs et défaits, applaudissements plus nourris.) Je peux marcher sous la pluie. Je peux marcher dans le vent. J'é peux montrer mes dents ! Ma dentition de travers ! (Elle montre ses dents, applaudissements. Elle retire son dentier.) C'est du toc ! Mes dents à moi me sont tombées depuis longtemps. Je suis vieille ! Je suis voûtée !

Je m'affaisse ! Je me parle à moi-même ! (Applaudissements nourris.) Si vous saviez comme c'est magnifique d'être vieux ! Des fois je crache du sang ! (Elle crie :) Lets's make love, boys, ça marche aussi bien sans dentier ! (Elle s'éloigne, fait des signes.) Bye-bye, boys ! Je vous quitte ! Vous et tout ce foutu bazar ! Goodbye, Mister Zanuck, Mister Wilder, Mister Houston... Mister Cukor... Je déménage à la campagne... Petite maison quelque part, un jardin, une rivière... (Tempête d'applaudissements.) Un jardin, des géraniums, du soleil, le terreau, mes mains sont écorchées à force de creuser. Le chardonneret dans la cage... L'homme qui le soir rentre de son travail... (Applaudissements.) Nous sommes assis devant la maison, nous regardons l'herbe pousser, nous buvons un verre ou deux, nous mixons un Manhattan ou un Daiquiri, nous buvons du rhum ou du mousseux... (Elle retire une bouteille de son décolleté et boit.) Nous nageons dans le whisky ! Cheerio, boys ! (Applaudissements.) Faites passer la bouteille ! Pourquoi ne buvez-vous pas tous ? Faites comme moi ! Retrouvez-vous vous-mêmes ! (Elle est maintenant saoule.) Je me retrouve moi-même tous les soirs. (Applaudissements. Bas:) La vérité, ah... Je vais vous dire quelque chose, boys ! A savoir que la vérité c'est... (Elle ramasse la perruque, la contemple longuement, la laisse tomber, veut sortir de la scène, mais on la retient.) Oh, moi aussi... je le sais depuis longtemps ! (Très anxieuse :) Et je vous le dis, girls, tout ça ne sert à rien ! Cachez-vous derrière vos fourrures, faites-vous des remparts de vos brillants, vous y passerez quand même ! On vous rattrapera, où que vous soyez... (Elle hurle :) Il faut que ça passe ! Laissez-moi sortir !

Le public pousse des barrières de tous côtés, de sorte que Marilyn ne parvienne pas à quitter la scène.)

XV. LA GLOIRE

Les applaudissements, qui maintenant sortent des haut-parleurs, deviennent assourdissants, terroristes. Deux hommes, vêtus de noir, attrapent Marilyn, la font entrer dans un manteau de pourpre bordé d'hermine comme dans une camisole de force. Les gens lui mettent sa perruque et un diadème, lui placent un "Oscar" dans la main. Marilyn salue d'abord mécaniquement, puis revient à elle, change de visage et -elle a seulement joué un rôle - ouvre les bras.

MARILYN : Aah, c'est comme une seule et unique étreinte ! Un doux crépitement passait à travers la foule, et je sentais ce mouvement, et je savais que c'était de moi que venait ce mouvement... j'étais capable de le mettre en route. (Applaudissements.) Ce n'est pas la presse qui m'a faite, ni la Centfox ou l'office du front... ce sont ces garçons qui m'ont faite, ces girls,

vous là, au fond... (Applaudissements.) J'ai toujours sur que je vous appartenais, non parce que j'étais belle ou que j'avais du talent, mais parce que je n'avais personne d'autre et que je n'appartenais à personne. Vous étiez ma seule famille, le seul prince dans mon conte de fée... (Applaudissements.) Et quand je marche dans la rue et que je vois cette petite nurse aller au travail, et que je joue plus tard cette petite nurse dans un film, je suis cette petite nurse... (Applaudissements.) Et le mouvement s'amplifiait et me poussait plus loin, et moi je poussais ce mouvement plus loin, et tout poussait plus loin et ne s'arrêtait pas... Et le mouvement se propageait au-delà de toute mesure... Mais tout doit continuer... (Applaudissements.) Je suis vous, vous êtes moi ! Nous nous mélangeons... moi... vous... (La lumière commence à baisser.) Oh, l'eau me monte déjà jusqu'au cou !
Applaudissements. Noir.

XVI. ADORATION ET IDENTIFICATION

1.

Marilyn apparaît au milieu des femmes. Elle s'agenouille pour imprimer ses mains et ses pieds à l'intention de la postérité dans le ciment frais du Théâtre Chinois de Grauman. Peu à peu les femmes la suivent et mettent leurs mains et leurs pieds dans les empreintes de Marilyn, quelques unes s'agenouillent et l'embrassent.

MARILYN : Ça, c'est le pied gauche de Marilyn. Ça, c'est le pied droit de Marilyn. Ça ce sont les empreintes des pieds de Marilyn. Ça, c'est la main droite de Marilyn. Ça, c'est la main gauche de Marilyn. Celle dont les doigts sont aussi minces que les miens aura de la chance en amour. Celle dont le pied entre exactement là-dedans ne sera jamais sans argent. Qui embrasse les empreintes de mes mains aura de gros seins. Qui embrasse les empreintes de mes pieds deviendra célèbre. Qui passera ici dans cinquante ans dira : Mon grand-père l'a connue. Qui passera ici dans cent ans dira : Ça, ce sont les pieds de la Monroe. Mais qui viendra dans les années trois mille au Chinese Theater de Grauman dira : L'Amérique de Marilyn Monroe !

2.

Elle disparaît, les femmes se lèvent lentement, parlent à des partenaires imaginaires.

LES FEMMES : Mes mesures sont 92, 63, 86 . - Oui, s'il vous plaît, dites au pilote de bien vouloir attendre... - Ma grand'mère aurait été belle ! - Pourquoi n'y a-t-il pas de tapis dans ce train spécial ? - Non, je n'aime pas

le Métropole, je descends au Waldorf... - Que le chauffeur procure la grande voiture, oui, avec les vitres anti-balles... - Jim, ma fourrure ! - Oh non, pas ça, boys ! Ah, ne piétinez donc pas à mort le petit sergent, il tombe, il saigne, il va étouffer ! - S'il vous plaît, ne m'importunez pas ! - Mon Dieu, il y a toujours des hommes qui me collent aux talons ! - Moi aussi j'ai été la plus pauvre parmi les pauvres. - Walt Whitman, oh, il est mon poète préféré ! - Et subitement je me suis écroulée dans le jardin, il m'a trouvée et m'a portée à la maison, dans ses bras ! - Ma vie a été une lutte, une lutte et encore une lutte ! Pas de photographes, s'il vous plaît ! - Peu à peu des hommes entrent et parlent aux femmes, se sentant du coup comme des partenaires de Marilyn. A la fin tout le monde est debout, formant des couples.

UN HOMME : Je suis venu de loin pour vous voir. Je suis venu à travers les montagnes rocheuses, par la Sierra Nevada pleine de pierres...

UNE FEMME : Et si je suis occupée, Mister Montand, cette soirée vous appartiendra quand même.

DES HOMMES : Vous êtes comme de la musique ! - Ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés ?

UNE FEMME : Oh, Frankie-boy, ces roses magnifiques !

UN HOMME : J'ai l'impression de vous connaître depuis ma jeunesse, ces épaules, cette démarche, cette chevelure blonde...

UNE FEMME : C'était comme si la terre s'arrêtait...

UN HOMME : Ce que je ressens comme un signe du destin, c'est que nous deux nous nous soyons rencontrés ici.

UNE FEMME : Il ressemble à Lincoln...

UN HOMME : Après trente mornes années ici à Brooklyn... je sors fatigué de la triste salle de classe, le ciel, les maisons, les gens, tout est gris.

UNE FEMME : Et tout à coup ce Thunderstroke... soudain la terre promise...

UN HOMME : Aucune force au monde ne peut se mettre entre nous.

UNE FEMME : Je mourrai jeune. Ainsi tu me seras acquis pour l'éternité.

UN HOMME : Ce qui m'a poursuivi toute ma vie : Vous et moi, nous deux... l'union de la beauté et de l'esprit !

UNE FEMME parle en même temps que Marilyn, qui réapparaît sur une balançoire dans les cintres : Oui, la vie ! Oh, oui !

Noir.

INTERMEDE

Tandis que tous les hommes et toutes les femmes se rassemblent en bas presque sans bruit, on éclaire Marilyn sur la balançoire. Pendant qu'elle parle règne le silence. Tout le monde plus vivement attend quelque chose.

MARILYN fait un signe : Hi ! (Un temps. Rien ne passe. Bois :) Hi, Mike, allons-nous picniquer ensemble ? (Un temps.) J'avais mis la radio ! (Un temps.) Une maison, un parc, une piscine ! (Un temps.) Une chanson d'Elvis ! (Un temps.) Love, love, love ! (Un temps.) Oh, oh, ne piétinez donc pas à mort le petit sergent, il tombe, il saigne, il va étouffer ! (Un temps.) Hi, boys, de la musique ! La déesse de l'ère atomique danse ! (Un temps :) Et puis ils déchiraient ma robe blanche avant la première ! (Un temps.) Et la pauvre Norma Jean roulait lentement vers le grand portail de la Centfox... (Un temps. Apartir de maintenant, de plus en plus animé.) C'était comme une seule et unique étreinte. (Un temps.) Et je sentais ce mouvement de la foule, c'était moi qui pouvais le mettre en route... (Un temps.) Et le mouvement grandissait et me poussait plus loin... (Un temps.) Je suis vous... vous êtes moi ! (Un temps plus long.) Mais tout doit grandir, continuer ! (Temps plus long.) Et le mouvement se propageait au-delà de toute mesure ! (Très long temps.) Je vais donner pour vous la dernière chose. Je vais donner pour vous le maximum. Je vais tout vous donner ! (Elle ouvre les bras, sourit.) Ce que je donne, je le donne entièrement ! (Maintenant enfin des applaudissements. Elle est tirée en bas par tous les gens, se noie presque dans la foule. L'impresario la protège. Les reporters s'approchent. Marilyn reste un moment indécise. Brusquement elle sort son miroir de poche, se regarde attentivement, puis s'adresse à un reporter. L'impresario parle pour elle :) Oui, s'il vous plaît, écrivez : Un comédien est toujours aussi bon que son dernier rôle. Dans son dernier rôle elle était mieux que dans son avant-dernier rôle. Dans son avant-dernier rôle elle était mieux que dans son avant avant-dernier. Dans "Let's make love" elle était mieux que dans "Some like it hot". Elle n'a jamais cessé de s'améliorer. Elle est la plus grande qui existe, qui a existé, qui existera jamais.

MARILYN, souriant : Mais maintenant quelque chose va arriver qui fera de tout le reste une bagatelle. Ce qui se passe ailleurs dans le monde va s'effacer. Tout va devenir petit devant ce qui va arriver maintenant. Je vais apporter ce qu'aucune encore n'a apporté... Je vais me surpasser moi-même !

Silence.

UN REPORTER : Miss Monroe, allez-vous avoir peur avant cette grande entrée en scène, la vôtre ?

MARILYN, souriante : Goethe a dit : C'est seulement en présence de la mort que l'homme manifeste la plus grande liberté envers le destin !

Silence.

UN REPORTER : A quelle heure sera le grand moment ?

MARILYN, souriant : A zéro heure douze.

UN REPORTER : Merci beaucoup, Miss Monroe !

Les gens se retirent muets et respectueux. Ils restent en spectateurs sur la scène. Noir.

XVII. LA MORT

1.

Marilyn vêtue de blanc, est assise au lit. Whitey Snyder, le maquilleur, s'approche.

SNYDER : Quelle couleur désirez-vous pour les paupières, Miss ?

MARILYN : Bleu foncé, Whitey, avec un soupçon d'argent dedans.

Joy, la coiffeuse, s'approche.

JOY : Et les cheveux ?

MARILYN : Le plus blond que tu ais jamais fait, Joy.

JOY : Pas sur le front, Miss Monroe ?

MARILYN : Je voudrais des boucles de chaque côté !

SNYDER : Quelle poudre, Miss ?

MARILYN : Du brun pour la base, puis du rosé, puis de l'ocre, la couche suivante du brun, la suivante comme le sable de la Sierra Nevada, la suivante comme l'eau du Mississippi, la dernière blanche !

SNYDER : Quoi pour la bouche ?

MARILYN : Ses contours en noir. Et prends le rouge le plus soutenu que tu aies.

Evelyn, la couturière, apporte une robe.

EVELYN : La robe lanche ?

MARILYN : La robe noire, Evelyn, ou celle en or... (Evelyn court de-ci de-là.)

Non, pas ça, ça ne me va pas, Evy, je veux la rouge, ma vieille robe rouge délavée, la robe dans laquelle j'ai été heureuse, mais c'est impossible, non, il vaut mieux la noire, pourquoi pas du noir, Evelyn, écoute donc, j'ai dit, la robe blanche !

La lumière commence à baisser. Darryl F. Zanuck, un ambassadeur de la Maison Blanche, un ambassadeur du Pentagone, Billy Wilder et le dernier des amis de Marilyn s'approchent.

2.

WILDER : Ça va changer. Tout va se transformer à partir de maintenant. Je veux faire de toi une autre. Une nouvelle Marilyn. Une autre femme. Tu vas devenir la Luse des années cinquante, tu seras la plus grande. Je te promets...

L'AMI : Ne nous quitte pas, Marilyn...

ZANUCK : Tu as le droit de te choisir toi-même tes partenaires. Tu peux modifier les manuscrits, les costumes, la lumière, les temps de travail. Nous attendrons jusqu'à ce qu'il te plaise de jouer. Je veux porter ta vie à l'écran...

L'AMI : Pense à tes amis malheureux, Marilyn.

1er AMBASSADEUR : Ces Messieurs du Pentagone vous demandent...

Il lui donne une dépêche.

2ème AMBASSADEUR : De la Maison Blanche, Miss Monroe...

Il lui donne une dépêche.

L'AMI : Ne nous laisse pas derrière toi dans cette solitude ?

MARILYN, après un temps : Ma décision est irrévocable, Billy ! Ne vous donnez pas tant de peine, Mister Zanuck ! Tu vas devoir t'arranger sans moi, José ! (Au 2ème ambassadeur :) Qu'ai-je à faire de votre balance commerciale, Mister President ? (Au 1er ambassadeur :) Que le front s'effondre, Mister McNamara ! Les dés sont jetés. Il n'y a pas de retour.

3.

La lumière commence à baisser. Lumière blafarde. James Dean entre.

JAMES DEAN : Saute ! Saute dedans ! La tête la première ! Prends la Pacific Coast Highway, roule sans chaussures, appuie sur le champignon... rattrape-toi... prends le deuxième virage après le pont, passe dessus, roule plus vite, accélère, sors de là... Quand tu entendras l'éclatement, tu seras tirée d'affaire, tu seras légère, tu t'étendras, tu pourras t'étirer dans tous les sens... soudain tu deviendras toute lente, toute ample... (Il lui jette les clefs de la voiture.) James Dean y est arrivé !

Il s'éloigne. Sharon Tate arrive.

SHARON : Le mieux, c'est quand un autre le fait, celui avec le gant, avec la bague au doigt, tu le sens, tu l'entends, tu vois le couteau, tu te redresses, tout est clair... (Elle met un châle transparent autour des épaules de Marilyn.) N'aies pas peur, tout devient si facile... tu es dans le cercle : Toi... le couteau... la bague... la main... Sharon Tate y est arrivée !

Sharon s'éloigne. Judy Garland arrive, elle tient un verre de mousseux à la main.

JUDY : On le porte aux lèvres, on boit, on y arrive à peine. C'est si difficile. C'est presque impossible. Tu n'y arriveras jamais ! (Méchante :) Surtout pas toi ! (Elle jette le contenu de son verre à la figure de Marilyn.) Judy Garland y est arrivée !

MARILYN regarde fixement droit devant elle : Je t'ai toujours admiré, James ! merci, Sharon ! Pauvre Judy !

4.

La lumière change. Marilyn écrit des lettres d'adieux. Elle écrit sur cinq feuilles à la fois.

MARILYN : Cher Joe, tu auras été mon dernier (Elle raie le mot.), mon meilleur (elle raie le mot.), tu auras été mon seul ami. Tu n'es pas coupable. Si je m'en vais, c'est que... Cher Mac, tu as été tout pour moi, tu le sais. Mais dans chaque relation arrive le moment... Très chère Paula, cher Jim, mon amour... Je dis adieu, et je souhaite que vous ne pensiez pas de mal de moi... le destin n'a pas été tendre avec moi, mais quoi qu'il en ait été... Ma vie était la lutte et encore la lutte ! Il n'est pas tout à fait minuit, une nuit étoilée !

La gouvernante glisse sa tête par la porte.

LA GOUVERNANTE : Il y a des gens devant la maison. Des photographes, des reporters. Une engeance bizarre. Ils sont grimpés sur le mur. Ils regardent par les fenêtres. Je verrouille la porte. (Un temps :) Je ferme les volets. (Un temps :) Je vais au lit.

MARILYN continue d'écrire : Etoilée. Mais "Vénus" plus rouge que jamais... Je ne m'en vais pas facilement. Mais mes forces sont insuffisantes. Ils ont arraché des morceaux de moi-même... L'apparence est trompeuse, étant donné la surface rayonnante... je m'en vais facilement, c'est ma décision la plus personnelle... à lui ou à ce qui a jamais pu me pousser à franchir ce pas, je ne jette pas la pierre...

5.

Marilyn joue la mort en cinéma muet. Les spectateurs se rapprochent pour tout voir en détail, ils tendent le verre à Marilyn etc... Elle se tient debout un moment au milieu de la pièce, puis elle court de tous côtés, va prendre des cachets dans un tiroir, les met à côté d'un verre d'eau, va au téléphone, compose un numéro, rejette l'écouteur, court devant le miroir, se regarde longuement, court à la fenêtre, grimpe sur le bord de la fenêtre, veut sauter, n'ose pas, ferme la fenêtre, ferme les volets, retire le cordon d'un peignoir, joue un moment avec, prend le verre, met les cachets dedans, les fait fondre, va au miroir avec le verre, redépose le verre, sort une photo du tiroir, embrasse la photo, la met de côté, enlève très lentement ses boucles d'oreille, veut encore une fois téléphoner, n'obtient pas la communication, arrache le

téléphone de la table, le traîne en tenant l'écouteur, s'enfonce dans un fauteuil, déchire un mouchoir, se le fourre dans la bouche, presse un coussin sur son visage, veut crier, court derrière le lit, réapparaît, a envie de vomir, est menacée d'étouffer, s'arrache les cheveux, court encore une fois derrière le lit pour apparaître immédiatement après dans une robe dorée. Fin du "cinéma muet".

MARILYN : Y-a-t-il quelque chose ? (Elle tend l'oreille.) Oh, non. (Elle tend l'oreille.) Rien ? (Elle allume des bougies, met un disque, jette des cachets dans un verre à mousseux doré, prend le verre, avance devant le miroir, sourit, se demande sur le ton d'un reporter :) "Ah, Miss Monroe, s'il vous plaît, quelle heure est-il ?" Il est zéro heure onze ? "S'il vous plaît, Miss Monroe, comment vous sentez-vous ?" Oh, vous connaissez bien ça... comme à chaque première... on ne se débarrasse pas de ça... "Miss Monroe, que pensez-vous de la vie en général ?" Oui, voyez-vous, la vie... J'ai trouvé qu'elle ressemble à un miroir. Quand on sourit, il sourit aussi ! (Elle boit lentement le poison en se regardant.) Une nuit étoilée !

Marilyn tombe sur le lit. Lumière merveilleuse. Les gens posent leurs mains sur elle. Il pleut des roses.

XVIII. LA LAMENTATION FUNEBRE

La lumière change, devient blanche. Peu à peu l'obscurité gagne. Des lampes de poche jettent leur lueur, le public se lève, s'approche furtivement, se met à toucher au cadavre.

LE PUBLIC, bas : Le collier ! - L'écharpe ! - La robe de mariée ! - Silence ! Prends le couteau ! - Les perles aussi ! - Le collier d'émeraudes ! - Le brillant ! - La boîte à musique en or ! - Le saphir ! - Le cœur... - La petite croix... tourmaline... - Rien qu'un petit morceau, s'il vous plaît... - Du brocart... - Donne ! - Lâche ! - Ou je te le casse sur le crâne !
Des femmes, comme possédées, courent à droite et à gauche, cherchent quelque chose.

LES FEMMES : Mais la fourrure ! - L'étole ! - Où l'a-t-elle mise ? - La blanche ! Laquelle ? - Celle de José ? - L'étole blanche ! du chinchilla ! (Elles deviennent de plus en plus bruyantes.) - L'étole ! - L'étole ! - L'étole blanche !
Brusquement lumière. Tout le monde s'arrête. Une femme est accroupie contre un montant devant le lit de Marilyn, enveloppée dans l'étole blanche, et crie très longuement, très fort et sans articuler, comme si elle devait mourir. Après quoi, elle se laisse aller à gémir doucement.

LA FEMME : C'est fini, passé... tout est anéanti, passé, tout est mort, mort, mort, tout est fini...

Pendant qu'elle continue à gémir doucement, les gens s'attifent d'écharpes en tulle, de lambeaux de robes, de colliers devant des miroirs. L'un d'eux caresse tendrement la perruque. Toute la scène est maintenant pleine de lambeaux dorés, de soie, de fourrures, d'un bric à brac clinquant, des morceaux de la Cadillac en or sont eux aussi éparpillés sur la scène; on murmure des prières.

XIX. LA RESURRECTION

Marilyn, plus grande que nature, avec une traîne géante, apparaît soudain du côté du lit, parmi les gens. La lumière de plus en plus forte, se dirige peu à peu sur elle, jusqu'à ce que le public disparaisse finalement dans le noir.

MARILYN dit le tout, jusqu'à la dernière phrase, doucement, presque en chuchotant : Et si alors ils venaient ô cent et disaient : tu n'y arriveras pas, alors toutes ces centaines se seraient trompées ! Je suis la plus belle ! Mes cheveux sont blonds ! Ma peau est blanche. Ma bouche est comme le sang ! A cause de moi des trains déraillent, des voitures se retournent sur la Coast road, un Boeing tombe en flammes. Un assassin s'évade, une main est écrasée, un petit sergent est piétiné à mort. Dans le Camp éclate une émeute. Je suis la plus malheureuse, je suis la plus torturée. Ma pauvreté a été la plus désespérée, ma solitude la plus indescriptible, aucune mort n'a été comme ma mort. Je suis la plus grande. Je vous rends forts. Avec mon sourire vous faites jaillir des trésors, avec mon regard vous incendiez les pierres. Qui marche sur mes traces, retrouvera sa liberté ! Je suis la plus grande, la plus belle, la plus forte ! Mes yeux paraissent bleus à la lumière du jour ! Tenez bon !

Marilyn est très grande et très lumineuse. La foule, aveuglée par la lumière, tombe à terre. Au-dessus de Marilyn apparaît - comme son propre monument - la statue de la liberté de la Columbia, derrière laquelle, rouge, le soleil se lève et l'amplifie dans des proportions gigantesques, tandis que les gens, qui essaient encore de la suivre, de l'atteindre, sont en train de disparaître lentement l'un après l'autre.